

CELUI QUI A VU  
LA FORÊT GRANDIR



LINA NORDQUIST

---

CELUI QUI A VU  
LA FORÊT GRANDIR

Traduit du suédois par Marina Heide

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Dit du går, följer jag*  
Éditeur original : Romanus & Selling  
© Lina Nordquist, 2021

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2023

Cet ouvrage a été publié en accord avec Ahlander Agency.

ISBN : 978-2-283-03608-2

## *Clairière*

Un espace ouvert en plein soleil. Une étendue de terre, pas un bruit. De grands arbres projettent des ombres un peu plus loin, mais les alentours immédiats sont déserts. Rien d'autre que des souches décharnées, de vieux coups de hache, des entailles adoucies par la pluie.

Dans un tapis de fougères gît le corps d'un homme. La peau froncée comme un beau sac en cuir patiné, ses fins cheveux blancs frissonnant à la manière de la linaigrette dans le vent léger qui souffle sur la clairière. Une chouette hulotte bat des ailes d'une branche à une autre. Les fourmis se hâtent. Les arbres aux alentours s'étirent de toutes leurs racines vers les souches et le mort, mais ils ne peuvent plus rien pour elles, ni pour lui.

De sa tête court un ruisseau de sang coagulé sur la terre et les aiguilles, un cours d'eau rouge foncé arrêté dans son élan. Le mirador est privé de son chasseur. Le crâne fendu, le visage tourné vers la cime des arbres, il ne se plaint pas, ne respire pas, mais repose de ce côté de la forêt qui, comme lui, vivait quelque temps plus tôt. Ses yeux clos

## CELUI QUI A VU LA FORÊT GRANDIR

ne voient plus. Il n'est plus là, son regard ne captera plus jamais rien, mais les corbeaux, eux, l'ont remarqué. Les corbeaux et moi.

## Kâra

### *À la table de la cuisine*

– Vendredi dans deux semaines ?

Ma belle-mère me regarde d'un air stressé.

– Très bien, dis-je.

Normal qu'elle soit stressée, son mari vient de mourir et nous préparons les obsèques avec des tas de papiers étalés entre nous sur la toile cirée. Sur chacun des documents apparaît « Roar », le nom de mon beau-père, et son fauteuil vert gazon au siège rembourré d'une lirette est vide. Bricken gratte une petite cicatrice qu'elle a en haut du front. Son gilet gris, ses cheveux blancs, ses sourcils blancs assez broussailleux, et son teint de papier mâché. Ses taches de rousseur et ses grains de beauté. Pas de pantalon évasé, nous sommes toutes les deux trop vieilles pour ça. À cinquante-trois et soixante-dix ans bien sonnés, nous sommes tout aussi usées l'une que l'autre. Dire que nous nous supportons depuis trente ans dans cette maison. Et que c'est ici que mon beau-père a fait ses premiers pas. Il n'est pas né entre ces murs, mais y a vécu toute son existence.

– Cercueil et inhumation, marmonne-t-elle, les yeux baissés sur la feuille.

- Urne, objecté-je.
- Cercueil.
- Pourquoi vous me demandez, en fait ?
- Ce n'était pas une question.

Nous n'ajoutons rien.

Il y a un instant, j'ai fait cuire des œufs, avant de me rendre compte que c'était lui qui en mangeait, et pas nous. Dans cette pièce, Roar n'est plus que le creux qu'il a laissé dans son fauteuil. Son mug a été rangé dans le placard bleu pastel installé au-dessus de l'évier, ses mots fléchés mis de côté. Certes, le monde continue de tourner, mais n'a-t-il donc pas remarqué que quelque chose était arrivé ? Bricken porte des lunettes à monture épaisse qui semblent faites pour examiner, inspecter. On dirait des loupes dotées de branches. Elles font de ses yeux deux billes brunes qui me donnent l'impression de voir tout ce que j'ai fait. Dans cette pièce, nous respirons le même air, elle et moi. Tournée vers la fenêtre, je caresse du regard les rideaux en dentelle raidis par la poussière. Au-dehors, la pelouse est jaunâtre, desséchée et fatiguée en cette fin d'été. Maintenant, il n'y a plus que nous deux, le voisin le plus proche se trouve à près d'un kilomètre et le village à vingt-cinq minutes de marche, à condition d'aller d'un bon pas. De toute façon, il n'y a plus grand-chose à voir à part une épicerie, deux nouveaux ralentisseurs et quelques façades en Fibrociment crasseux. Et la Scierie, évidemment. La clôture est penchée, il manque des planches par-ci par-là, et des arbres s'étirent juste derrière, le début de la forêt. La météo de ce soir n'a aucun intérêt, il flotte une sorte de petite brume de chaleur, mais



il n'y a pas un filet au-dessus de l'herbe. Le silence s'épaissit entre Bricken et moi. La radio ne cesse de rabâcher la même chose. Apparemment, le braquage de Norrmalmstorg est terminé. Être retenu six jours en otage, c'est comparable à quoi ? Et Ferdinand Marcos vient de devenir président pour la vie. Lui, il le voulait, c'est certain. Mais moi, qui m'a condamnée à la perpétuité ? J'ai beau n'avoir aucune envie d'être ici, où est-ce que je pourrais bien aller ?

Bricken se redresse et se passe la main dans le dos. Son corps ressemble à une masse d'argile fissurée, je n'ose pas croiser son regard.

– Encore un peu de café ?

Elle me sert sans attendre de réponse. La toile cirée à carreaux, le café bouilli dans des thermos en plastique et les morceaux de sucre dans une tasse à fleurs bleues. L'intérieur parfait selon le modèle suédois. Mon Dieu, si elle savait tout ce qui s'est passé dans cette maison dès qu'elle avait le dos tourné. Si elle fronce ainsi les sourcils, ce n'est pas juste pour se concentrer, elle doit mobiliser ses deux mains pour ne pas verser une goutte à côté.

– Merci.

– Je me disais bien que tu en revoudrais.

Je me tais.

Elle glisse un morceau de sucre dans sa tasse puis la remplit. Ces tasses sont trop petites, je l'ai toujours pensé, l'anse est presque impossible à attraper. Pas étonnant que Roar se soit toujours servi de son mug de la Société des forêts. Comme d'habitude, le café de Bricken n'est pas assez fort. Elle me dévisage, l'air d'attendre que je lui dise ce que je

pense de son jus de chaussette. Je préfère ne pas lui mentir là-dessus, au moins.

Le silence devient aussi opaque qu'un couvercle. J'ai mal à la poitrine à l'idée que Bricken soit peut-être au courant, même si nous avons toujours été prudents. Ses joues et son front sont parsemés de fins vaisseaux sanguins qui ont éclaté – un par an, peut-être. L'un d'eux forme de furieuses ramifications rouges, on dirait une araignée. Les cimes des arbres vacillent au vent, à l'exception de ce saule mort qui n'a plus qu'un vague bâton à lui offrir. Une de ces soirées houleuses nous attend, où le vent arrache des branches pour les projeter dans la mousse, et renverse la table du jardin. Le genre de scène que je n'ai jamais osé faire entre ces murs.

– Tu crois que notre cher Kurrbits a suivi Roar, cette fois ?

Je ne dis rien. J'ai d'autres choses auxquelles songer qu'un chat disparu.

*Scènes de la vie conjugale* passe dans un instant à la télévision, mais je n'ai pas la force de regarder ces gens s'écorcher, chacun ses problèmes. Dois-je garder pour moi ce qui me démange toutes les nuits, les cachets, la valve et l'abri à bois, ou le crier à pleins poumons comme une oie ? Pour peu que ma voix me le permette.

L'été dans le Nord, la lumière du Hälsingland. Le soleil et la lune se tiennent côte à côte dans la nuit, et bientôt, les gens seuls avec des idées plein la tête vont commencer à appeler le programme du soir à la radio. Je sais ce que c'est. Mes cheveux bien peignés et mes lèvres hydratées cachent une faille. J'avais sept ans quand je me suis pissé dessus de peur pour la première fois. À quatorze ans, ça n'avait pas changé, ni à

trente-huit, ni à quarante-sept, et encore moins à cinquante-trois. Mon cœur est un corbeau perché au sommet d'un arbre. Parfois, il croasse de loin, mais en général, il s'approche pour voir. J'imagine que je suis née comme ça, même s'il m'arrive de me demander pourquoi cet animal m'a choisie, moi. Au fond, c'est vivable. Les peurs me viennent en un murmure, aussi douces qu'une journée de fin d'été. Ça a évolué avec le temps. Quand j'étais petite, c'était pire, alors que, en réalité, je n'avais rien à craindre. Contrairement à maintenant.

Je voudrais que la veuve de Roar me demande de m'occuper des obsèques. C'est moi qui devrais passer des coups de fil et organiser tout ça. Choisir ce qu'il portera, partager des anecdotes sur son existence, trouver un musicien capable de chanter *Höstvisa* de Tove Jansson. Mais comment l'expliquer à Bricken ? Mieux vaut me taire. Si je lui racontais ce que je faisais quand elle n'était pas à la maison, je devrais sans doute prendre mes cliques et mes claques et m'en aller. Peut-être même qu'elle m'enfermerait quelque part. J'attrape un biscuit à la confiture et mâche doucement. Nous restons un moment là, seules, toutes les deux, à attendre et ruminer. Nous continuons de respirer le même air dans cette maison comme tous les jours depuis que j'ai épousé son fils et que rien ne s'est déroulé comme je l'avais imaginé. Une mouche bourdonne contre la fenêtre de la cuisine. Elle veut s'échapper. Comme moi.

Bricken finit par briser le silence :

– Tu savais que les parents de Roar étaient arrivés par ici, entre les pins ? dit-elle avec un mouvement du menton

vers la fenêtre. Unni et son Armod ont élu domicile dans ce coin de la forêt où le soleil brillait le plus. Ils sont venus à pied de Norvège avec trois fois rien : leur petit garçon, une boîte en bois laqué et un balluchon de nourriture.

Du bout du pied, elle redresse le tapis de la cuisine et regarde autour d'elle, l'air de chercher quelque chose auquel s'accrocher dans cette cuisine datée. Tout est démodé entre ces murs, nous y comprises, mais elle n'a pas touché aux beaux placards de la cuisine et aux luxueux meubles en Formica qu'elle se faisait offrir à chaque anniversaire important. Pour moi, c'était une nouvelle montre. Ses yeux continuent de balayer la pièce, s'arrêtant un instant sur une casserole en aluminium cabossée, puis sur les joints crasseux des carreaux de faïence, avant de finir sur la dentelle synthétique qui a commencé à jaunir. Quand elle remarque un petit éclat sur le rebord de la fenêtre – d'un blanc toujours aussi luisant depuis le coup de peinture d'un an ou deux auparavant –, elle se met à le tripoter.

– La bicoque était toute petite et délabrée quand ils se sont installés. Elle était abandonnée depuis longtemps à cette époque. Ils ont dû voir une petite tache grise et ruineuse entre les troncs d'arbres. « Ici, on sera en sécurité », voilà ce qu'ils ont dû se dire. « Installons-nous là. » Le propriétaire devait être content qu'on s'occupe de la maison, même s'il se faisait grassement payer.

Unni et son mari, j'en ai tellement entendu parler que, parfois, je rêve d'être cette femme. Forte, aimée, et prête à tout quitter. Dans mon esprit se dessine ce qui aurait pu se passer.

Unni

*La route*

J'ignore à quoi les choses auraient pu ressembler, mais je sais à quoi elles ressemblent. Et je crois que si j'avais su comment cette histoire allait se terminer, les jours auraient eu une autre saveur. L'attente. Si j'avais su prédire l'avenir, je n'aurais rien fait pour l'arrêter. Le chagrin ne mesure pas le bien et le mal. Le bonheur ne s'encombre pas de la morale.

Le paysan qui m'a forcée à le suivre empestait l'alcool. Dans la fraîcheur du jour, j'entendais des murmures lorsque je suis montée sous la contrainte à l'arrière de sa charrette. Il m'a lâché le bras et frappé le dos pour que je rampe plus vite dans la cage. Des gens que je connaissais ont détourné le regard. Quelqu'un a craché par terre. Direction : une froide cellule verrouillée à double tour. Le paysan a fouetté son cheval, c'était parti. Dès que la charrette s'est mise en mouvement, la porte de la cage a claqué. Plus le cheval accélérât, plus le métal cognait le bois. C'est à cet instant que je me suis rendu compte qu'elle n'était pas verrouillée. Les secondes se sont envolées. Oh, comme j'ai couru pour

te retrouver, Roar ! Comme j'ai forcé sur mes poumons, défié la douleur qui me lançait la jambe, jusqu'à ce que j'aperçoive enfin l'éclat de l'eau et Armod, occupé à goudronner une barque, et puis toi, assis à l'intérieur, derrière le tableau bleu clair, avec tes fins cheveux blonds.

Armod a laissé la barque à moitié goudronnée. Il a été le premier à sortir de la ville à grands pas décidés, alors qu'il aurait pu rester. J'ai été la seule à me retourner vers ce petit bout de Norvège qui m'avait vue grandir. Nous avons quitté la faim, la mer et les accusations. Les coups d'œil furtifs et les regards fuyants. Les montagnes couvertes de bourgeons qui dominaient notre ville et regardaient les habitants creuser des tombes pour leurs enfants. Les pleurs ont le goût de l'océan. L'océan a le goût des pleurs. J'aurais préféré rester, ne pas embarquer mon fils dans ce périple dont nous ignorions la destination, mais je n'avais pas le choix. Nous avons marché pendant des jours, le ciel se reflétant dans nos yeux le long des berges du Jonsvatnet et des obscurs sentiers traversant la forêt. J'avais toujours mal à la cheville, mais la douleur était supportable. La peur, l'angoisse s'avéraient bien pires. Le petit corps d'un enfant âgé d'à peine un an dans les bras et un pépin de pomme poussant dans mes entrailles. Toi, Roar, tu étais ce balluchon qui dormait sur mon ventre, les jambes recroquevillées dans le froid. Ta sœur n'était encore qu'une graine sans nom plantée sous mon nombril, et son père, un homme que je connaissais à peine, mais au regard bon. Je lui faisais confiance.

À part la boîte de médicaments en bois laqué rouge que m'avait donnée la sage-femme, je n'avais que ce que je portais

sur moi : une jupe taupe, un châle et une blouse blanc fané. Le trou apparu près du col, je l'avais raccommodé soigneusement. J'avais dû abandonner tout le reste. Pas le choix. L'homme de Kristiania, cette ville où je n'avais jamais mis un pied, était vêtu d'un pantalon noir déteint et d'une veste incolore. Des vêtements taillés dans du tissu mat, sans vie. Mais il avait le visage vif. Il marchait à mes côtés, plein d'affection pour moi. Nous nous étions rencontrés six mois plus tôt et, depuis quelque temps, nous partagions le même lit. Armod. Son nom me plaisait, et ses bras poilus, tannés par les voyages et le soleil comme une forêt de contes de fées. J'aimais qu'il propose de te garder, Roar, quand j'avais besoin d'aller voir la fille de la montagne avec ma boîte en bois laqué. Le jour où nous avons dû partir, je n'en revenais pas qu'il nous propose de nous accompagner.

– Je te suis.

Voilà ce qu'il m'a dit, et nous sommes partis. L'amour. C'était ce que je croyais à l'époque. Que c'était aussi simple que ça.

Il marchait en tête avec son sac à dos, habitué à parcourir les routes. Au début, je ne cessais de regarder nerveusement autour de moi, les mots du pasteur résonnant dans ma tête. « Criminelle. » Combien de temps avons-nous encore avant qu'ils ne nous rattrapent ? À chaque kilomètre que nous laissions derrière nous, je respirais un peu mieux. Au petit matin, lorsque nous nous réveillions, prêts à reprendre la marche, le feu s'était quasiment éteint, mais les braises continuaient à chauffer. Parfois, avant notre départ, Armod urinait dessus pour protéger la forêt. Les jours passaient

lentement, mais la nourriture s'épuisait beaucoup trop vite. Le sac d'Armod ne cessait de se vider, jusqu'à ne plus contenir que de simples bouts de bois. Il faudrait désormais acheter à manger. Au loin s'élevaient de hautes montagnes enneigées, alors que nous étions au tout début de l'été.

C'était sans doute une forme d'amour, à l'époque déjà – autrement, je ne vois pas pourquoi il m'aurait accompagnée tout ce temps de village en village, le long des chemins, sous la pluie battante et le soleil écrasant. Et je dois reconnaître que le voir et l'entendre rire me faisait chaud au cœur. Avec l'altitude, l'air fraîchissait. L'humidité perdue loin de la mer nous étreignait. Nos souliers laissaient passer l'eau. Souvent, en regardant Armod, je me disais qu'il n'allait pas tarder à se retourner pour m'annoncer que, à partir de maintenant, je devrais me débrouiller avec le petit, mais ça n'est jamais arrivé. Allant d'un bon pas devant moi, il ne se retournait que pour m'adresser un sourire, jamais hésitant.

Aux alentours de Røros, la nature m'évoquait des diables vivants : des forêts de bouleaux aux troncs blancs, des montagnes et des plateaux. Je me rappelle un après-midi haut dans le ciel chargé de pluie neigeuse. Plus nous montions, plus les rafales s'abattaient sur nous. Nous nous hâtions pour ne pas attraper froid. Soudain, Armod s'est immobilisé si brusquement que j'ai manqué de le bousculer. Il a tendu la main pour me montrer quelque chose qui venait de se poser par terre. Non pas une goutte d'eau, mais un flocon de neige. Un autre n'a pas tardé à atterrir sur son poignet, contre la manche de sa chemise, là où la peau est la plus fine et la plus sensible. Je me suis approchée.



– Tu vois, Unni, toutes ces jolies broderies ? a dit Armod. Ce petit flocon n'est pas tout à fait semblable au grand là-bas, ni à ses autres frères et sœurs. Et pourtant, ils ont tous quelque chose en commun. Parole d'un homme qui, un jour, ne s'est pas soucié du mauvais temps et a failli y laisser un doigt. Chacune de ces étoiles glacées signale le danger. Nous devons franchir la montagne au plus vite pour retrouver l'été dans les plaines.

Les cristaux ont continué de scintiller un moment, avant de fondre et de disparaître. Armod m'a caressé la joue du dos de la main.

– Comme tu es jolie, Unni, a-t-il déclaré. Et courageuse.

Nous nous sommes souri un moment, avant de repartir de plus belle. Cet homme qui était venu me voir avec une vilaine plaie au bras que j'avais soignée à la sphaigne. Lui qui, quelques jours plus tard, avait levé mon petit dans les airs, le faisant presque s'étouffer de rire. Il avait attrapé une poule qui ne lui appartenait pas, l'avait étranglée et m'avait invitée à dîner dans les champs à la limite de la ville et de l'eau. Il n'avait pas continué au nord vers Mo i Rana comme prévu, mais cherché du travail à Trondheim, se fichant des rumeurs sur mon compte. Cet homme qui avait de jolies rides au coin des yeux dès qu'il souriait et qui restait auprès de moi. Malgré tout ce qui s'était passé.

Voilà pourquoi nous étions là. Voilà pourquoi je le suivais tout comme lui me suivait, guidés non pas par la raison, mais par une impression. Lorsque nous étions ensemble, la beauté surpassait le danger. Où qu'aille l'un, l'autre y allait

également. Quoi que veuille l'un, l'autre en voulait autant. Ça, et le fait que je ne pouvais pas rebrousser chemin.

Les flocons me fouettaient le visage et me griffaient les yeux. Je t'ai emmailloté dans l'écharpe d'Armod, mon petit Roar, et je te tenais fort des deux bras. À mesure que le vent s'intensifiait, je me recroquevillais sur moi-même. Pas à pas, je me frayais un passage à travers la tempête, les yeux rivés sur les traces d'Armod devant moi. Mes pieds y trouvaient parfaitement leur place. Quand il se retournait, je voyais son visage engourdi par le gel et la neige et son menton tirant sur le bleu. Dieu qu'il devait avoir froid, me suis-je dit après coup, lui qui fendait le vent sans écharpe. Mais jamais il ne s'est plaint.

– Ma chère Unni, quand on veut s'envoler, il est nécessaire de passer par là ! a-t-il lancé avec un rire en remarquant mon inquiétude. Il en faut, du vent, pour décoller !

À l'approche de la soirée, la tempête est devenue trop violente pour moi. Chaque rafale me heurtait, menaçait de me faire vaciller et me mordait les oreilles, malgré le châle que j'avais enroulé sur ma tête. Armod a repéré un grand rocher qui nous protégerait du vent et construit un abri de neige pour la nuit, le temps que le vent tombe. Puis il m'a chargée d'allumer un feu – il ne pouvait plus bouger les doigts, tellement il avait froid. Nous nous sommes blottis l'un contre l'autre, à la manière de poupées russes. Il en avait vu dans des villages peuplés d'artistes à l'extérieur de Moscou et me parlait de toutes ces joyeuses couleurs. Au creux de son ventre chaud, je mangeais de la neige tout en réchauffant ses mains sous mes aisselles. Nous étions

perdus, me glissait la tempête à l'oreille. Mais quel autre choix avions-nous ?

Le soleil brillait lorsque nous avons passé la frontière suédoise. Je pense que nous sommes arrivés par le Härjedalen, je n'en suis pas sûre, mais c'est le plus probable. Dès les premiers mètres sur cette terre étrangère, j'ai soufflé de soulagement. Il m'était déjà plus facile d'avancer. La peur avait laissé des traces au fond de moi et j'avais les jambes ankylosées, mais mon pied ne me faisait plus aussi mal et je marchais le dos bien droit. Dans la plaine en contrebas s'étendaient des forêts entrecoupées de villages. Nous sommes descendus des sommets, traversant des rivières et des ruisseaux, des forêts à n'en plus finir et encore de l'eau. J'étais toujours transie, aussi avons-nous décidé de continuer vers le sud, avides de chaleur après ce que nous venions d'endurer. Quel était notre but ? Un petit endroit tranquille et sécurisant. Rien de grand. On disait que, à Stockholm, vingt personnes étaient mortes lors d'un rassemblement devant l'hôtel de Christine Nilsson. Les gens s'étaient étouffés les uns les autres pour tenter d'apercevoir la célèbre chanteuse d'opéra, m'avait raconté Brita, la sage-femme, lorsque je logeais chez elle, avant sa mort et la naissance de Roar. Ce genre de villes n'étaient pas pour nous.

Au bout de quelques jours de marche, un paysage aux nuances célestes s'ouvrait devant nous, parsemé de collines bleues. Le Hälsingland. Une belle palette de couleurs primaires. Du blé ondoyant. Des fleurs de lin rieuses. Des nuages ensoleillés. Des branches noueuses s'échappant de troncs rugueux. Des plaines, des versants et des forêts noires.

Pour Armod, qui était daltonien, on ne pouvait guère faire plus beau. À côté, tout autre panorama n'était qu'un vague mélange de jaune et de marron, lui qui ne voyait le rouge et le vert que comme une seule et même nuance brunâtre. Alors que, ici, il y avait du lin, des collines bleues, et un ciel ardoise. Une beauté admirable par ses yeux.

Il m'a regardée, le sourire aux lèvres.

J'ai compris ce qu'il pensait et espérait. *Et si on s'installait ici ?*

- Oui, lui ai-je dit. On est arrivés.

Nous avons commencé à explorer les environs à la recherche d'un coin paisible. Ça ne manquait pas de travail, à voir les étables, les grands garde-manger et les châteaux en bois où résidaient de riches paysans. D'imposantes fermes rouges à portes et fenêtres ouvragées, avec des enfants et des chats profitant du soleil sous l'auvent dentelé, plantées au milieu de vastes champs ondulants. Armod pourrait sans doute trouver une place de valet de ferme dans la région.

Mais pas moi, même si je me résignais à prendre le risque de me faire renvoyer à tout moment et de me retrouver sans toit. Je ne pouvais m'exposer ainsi aux gens et aux questions exigeant des réponses, alors que je n'osais pas montrer mes papiers. Roar, tu passais tes petits doigts dans mes cheveux, cette tignasse pleine de cendre et de poussière, qui n'avait plus rien de la blondeur du seigle. Quand je protestais, tu poussais un petit rire sonore et me regardais avec tes yeux espiègles, gris comme une journée de novembre. Tu ne cessais de montrer les chèvres aux pattes grêles et les vaches

ruminant dans leur enclos. Armod et toi, vous auriez pu être heureux à la ferme. Mais moi... Si les gens du village apprenaient ce qui était arrivé, ils me chasseraient, et la scène se reproduirait dans le village suivant, et ainsi de suite. Trop d'oreilles traînaient dans ce genre d'endroits. Nous avons donc continué, la gorge de plus en plus sèche et les muscles endoloris.

Nous nous sommes éloignés des fermes, les habitations se faisaient de moins en moins nombreuses, et quand nous passions devant une modeste maison isolée, je jetais un coup d'œil à l'intérieur. Mais même là, il y avait de la vie. Tandis que nous suivions ces sentiers battus au fil de l'histoire, sinuant dans d'immenses forêts envahies de moustiques, toi, mon petit Roar, tu regardais la cime des arbres. Des pins sombres et des sapins qui nous surveillaient de leurs yeux centenaires. Tu me regardais et riais lorsque tu apercevais une toile d'araignée. La dentelle de la forêt. Tu voulais descendre de mes bras pour aller voir de plus près, mais je n'osais pas m'arrêter, de peur de ne pas avoir la force de repartir. À un moment, une silhouette grise est apparue entre les nuées de moustiques, avec ses yeux luisants voilés de poussière. Une cabane abandonnée avec des fenêtres à nettoyer. Voilà ce que j'espérais. Allions-nous pouvoir rester là ? Plus j'approchais, plus mon espoir grandissait. Mais non, le sentier était bien débroussaillé, et le seau laissé devant la porte avait à peine commencé à rouiller. Quelqu'un venait par ici de temps en temps, quelqu'un qui se montrerait tôt ou tard.

Nous avons continué à chercher. Le lendemain, je suis allée jusqu'à la fenêtre d'une autre maisonnette pour constater que, à l'intérieur, on était en train de passer le balai et de mettre des pommes sur la table. Pas une maison pour nous, nulle part. Nos dernières pièces de monnaie ne s'entrechoquaient plus, et je commençais à perdre courage. Armod, avec ses larges épaules, avançait toujours en tête d'un pas décidé, alors qu'il ignorait autant que moi où nous menait cette quête. Même si, désormais, il te portait en plus de son sac, j'étais à la traîne. Avec la poussière, ses boucles brunes étaient devenues grises, mais quand il se retournait pour m'attendre, je voyais que son regard n'avait rien perdu de son éclat. Des yeux chaleureux, marron comme l'écorce après une averse. Lorsqu'il riait, ses paupières se plissaient comme face au soleil. Ton petit corps pâle contre sa peau bronzée. Vous étiez si beaux à voir que je retrouvais l'énergie de vous rejoindre, même si tout ça m'apparaissait de plus en plus vain. À chaque pas, mes idées étaient un peu plus claires. Le long du lac d'Orsjön, j'ai ralenti encore le pas, et à Österböle, je suis restée longuement assise, adossée à un tronc d'arbre.

– C'est peine perdue, Armod, ai-je laissé échapper. Il n'y a pas d'endroit pour nous, laisse-moi et poursuis ta route, toi qui peux trouver du travail n'importe où.

J'étais sincère.

– Unni, Unni, a-t-il répondu. Je ne t'abandonnerai pas. Avant de te rencontrer, j'ai marché seul tout du long depuis Kristiania, alors je peux bien en faire autant à tes côtés pour

ne pas vous perdre, toi et la petite graine. Allez, Unni, danse avec moi – on est samedi et c'est l'été !

Il t'a attrapé, Roar, et levé haut dans les airs. L'été et toi ne faisiez qu'un. Il riait et chantait, sa bonne humeur m'a aidée à me relever et nous avons repris la route.

Mais les vertiges n'ont pas tardé à m'obliger à m'arrêter de nouveau. Au même moment, une paysanne est apparue avec ses trois enfants. En me trouvant là, penchée en deux, elle n'a pas eu le cœur à aller plus loin.

– Nous qui avons le travail et la grâce avec nous, a-t-elle dit à sa fille aînée, nous devons agrandir notre table, et non notre clôture.

Ses mots avaient quelque chose d'étranger. J'ai eu envie de la serrer dans mes bras.

– Cette nuit, vous pourrez dormir dans notre grenier à foin. En échange, ce gars-là devra m'aider à préparer l'engrais, a-t-elle ajouté avec un geste vers Armod.

En une poignée de main, le marché était conclu. La paysanne nous a invités à manger de la bouillie et à boire du lait dans sa cuisine. Accoudée à la table, j'ai senti le seigle et le lait se loger dans mon estomac et le sommeil m'envahir aussitôt. Dans la pièce d'à côté, il y avait un lit qui semblait incroyablement douillet. La paysanne a remarqué mon regard.

– Ce sont les courtines que tu regardes ? C'est Brita Rudolphi, de Delsbo, qui les a brodées, a-t-elle dit. Imagine un peu, être veuve avec quatre petits et devoir se débrouiller. Une belle fille avec ça, la Brita !

Je n'avais pas remarqué les broderies, mais ces fleurs étaient aussi raffinées que les flocons de neige que nous avons observés en montagne. C'est ainsi que j'ai eu envie d'apprendre à broder.

Armod s'est mis à raconter à la paysanne des souvenirs de son enfance, ainsi que les vagabondages qui l'avaient mené jusqu'au Danemark. Je percevais leurs voix comme des vagues au loin. Il lui a fait le récit de la tempête de 1875, dans laquelle s'était retrouvé son oncle, marin engagé sur le somptueux trois-mâts baptisé « Ydale ». Le navire avait heurté un écueil et les courants l'avaient entraîné droit sur des rochers. Armod mimait les bourrasques et l'épave à grands gestes, expliquant que son oncle était parvenu à se hisser sur un îlot où il serait mort de froid s'il n'avait pas été retrouvé plus de vingt-quatre heures plus tard. La paysanne retenait son souffle.

– Notre Ydale à nous, c'était un bateau à moteur qui a coulé tout près d'ici, a-t-elle enchaîné. On peut y aller à pied si on a de bonnes jambes, au lac Varpen. Il n'y avait pas de tempête dans l'air ce jour-là, un temps idéal pour naviguer. Treize enfants ont sombré dans les profondeurs. Des élèves de l'école des sourds... Au moins, ils n'ont pas entendu les cris de leurs camarades.

Des histoires et encore des histoires. Armod a continué avec le glissement de terrain de Hagamarka auquel il avait assisté de loin. Plus de cent fermes avaient été ensevelies dans les environs, les hommes, le bétail, tout.

– Il ne restait plus qu'un énorme cratère.



Et les survivants, dénués de tout, en particulier d'un toit. Il laissait presque entendre que c'était la raison de notre départ. Puis, enfin, il est entré dans le vif du sujet :

– Bien sûr qu'il y a des baraques abandonnées, a affirmé la paysanne. À condition de savoir où chercher. Mais prenez garde où vous mettez les pieds, il ne manquerait plus qu'on vous exploite.

Elle a fait venir de l'étable son mari, qui a su exactement où nous devions nous rendre. À deux ou trois heures de marche d'ici, il y avait une petite ferme dans un bois de bouleaux, abandonnée depuis que la famille avait fait sa valise pour l'Amérique.

– Ils n'ont pas eu de chance avec les récoltes plusieurs saisons de suite, ça doit bien faire vingt ans que personne ne les a vus dans la région, a expliqué le paysan, avant de proposer un verre à Armod.

Sa voix avait la même mélodie que celle de sa femme.

– La nuit de leur départ, la caisse du marchand installé près de la ferme Risland a disparu, là où je vends mes trèfles et mon fromage. Donc je peux vous garantir que cette famille ne reviendra pas. Allez voir Nilsson à Rävbacka, il vous la cédera ou vous la louera à un bon prix. Dites-lui que c'est moi qui vous envoie, on est cousins. Il habite à mi-chemin entre le village et la ferme de ces voleurs, il suffit de sortir du chemin au niveau du rocher rond à bords tranchants.

Une ferme à deux heures de marche pour un bon prix. Cette perspective me faisait autant de bien que la bouillie. Ce soir-là, en m'endormant dans le doux matelas de foin, j'ai senti tous mes muscles se détendre. Si les mots

que j'entendais par ici avaient des consonances étrangères, le foin était comme à la maison. Et mon corps et celui d'Armod se comprenaient parfaitement, ils parlaient le même dialecte.

Le lendemain, j'ai été réveillée par tes petites mains potelées, Roar. Tu me chatouillais la tempe avec un brin de foin, me fixant de te yeux curieux sous ton duvet en bataille. Je me sentais légère comme du coton quand nous avons commencé à suivre les indications du paysan. Direction plein sud, puis sud-est, le long des remous du Glössboån. Là où la rivière tournait brusquement, nous nous sommes arrêtés pour boire, avant de continuer, cherchant toujours, mobilisant encore nos pieds fatigués. Nous allions chez nous, mais ignorions où. Ce que notre guide avait estimé comme une marche de quelques heures en a pris plus de quatre – le chemin est vite plus long pour qui ne connaît pas tous les sentiers et les raccourcis, et ne sait pas où traverser les cours d'eau.

Des dizaines de kilomètres le long de la grand-route et des champs bleus. Entre les cailloux et les arbres plantés au milieu de terres autrefois habitées. Des gens morts, envolés du temps. Des vies gommées, des souvenirs oubliés, enterrés sous le blé, le lin et les cailloux. Un cimetière parmi les vivants, et quelque part, une maison qui nous attendait. Nous sommes passés devant un magasin d'où s'échappait une odeur de tabac et de cannelle, à la vitrine remplie de bonbonnières et de sachets contenant du trèfle et de la fléole des prés. Était-ce le signe que nous approchions ? J'avais les pieds engourdis, et le soleil commençait à descendre. Notre

route nous a menés loin du bâtiment, le long du chemin principal, puis sur un sentier forestier au sillon central jonché de vert. De part et d'autre, des conifères, des moustiques et le froid, même en été.

Et puis... Nous avons atteint un endroit où les pins refusaient de pousser. Où les arbres s'arrêtaient, les racines enfoncées plus profondément en terre, laissant la forêt s'ouvrir sur le ciel et le soleil. Notre douce clairière se trouvait au cœur de ces bois glacés, à bonne distance d'un embranchement menant vers un hameau où les gens vivaient leur vie. Exactement ce que le paysan nous avait décrit. Derrière une multitude de troncs blancs qui protégeaient l'endroit des moustiques s'élevait notre maison. De hautes herbes et des taillis, pas un outil ni une trace de pas. La cabane abandonnée et délabrée en rondins gris scintillait comme de l'argent entre les arbres. La nature avait repris ses droits sur le sentier montant à la porte, envahi de lilas sauvage, de groseilliers, et coiffé de deux vieux arbres fruitiers couverts de prunes et de pommes encore vertes. Le toit était décrépit et contre la clôture en ruine poussait un saule à écorce grise.

Nous sommes restés près de la barrière dont les piquets penchaient de tous côtés. Je respirais fort, les larmes aux yeux. Je me rappelle parfaitement la manière dont Armod s'est rempli les poumons, prêt à dire quelque chose, avant de s'arrêter dans son élan, examinant les arbres qui entouraient la petite maison grise. Il s'est tu longuement, lui qui passait d'ordinaire son temps à bavarder et à plaisanter.

– Imagine, Unni, a-t-il fini par murmurer, comme l'être humain semble minuscule à côté de ces troncs adultes.

Il m'a pris la taille pour m'attirer contre lui.

– Tu vois cette branche maigrichonne, juste là ? Quand on aura vu toute une forêt grandir, c'est qu'on aura vécu.

Concentrée sur les chatons du saule gris, je songeais à ce que Brita, la sage-femme, m'avait appris sur l'écorce de cet arbre.

– Je veux rester, ai-je dit. Ici, nous serons en paix.

Le nom de la maison était tout trouvé.

Notre périple de dix-neuf jours se terminait sans doute là.

Je me suis couchée sur l'herbe au pied du saule, les yeux fixés sur les feuilles grises et le ciel en arrière-plan. Ce ciel n'était-il pas le même que là d'où je venais ? Payer un loyer serait trop risqué et nos derniers sous suffiraient à peine à nous offrir un contour de fenêtre, mais peut-être pourrions-nous exploiter la ferme ou la reprendre à crédit ?

Je suis restée là un instant, jusqu'à ce qu'Armod me tende la main et m'aide à me relever. Il était temps d'aller voir le propriétaire et de lui demander justice et bonté de cœur. À mi-chemin entre la forêt et le village, il y avait un rocher rond à bords tranchants, avait expliqué le paysan. Il fallait prendre à gauche et continuer quelques centaines de mètres jusqu'à la ferme de Nilsson.

En approchant, nous avons entendu des mugissements et des cris d'animaux. Cette ferme était composée d'une maison principale au toit flambant neuf et de plusieurs dépendances. Dans un champ travaillait une femme enceinte

avec une natte brune lui tombant dans le dos. Nilsson était appuyé à une pelle, une main enfoncée dans sa poche, sa chemise bleue imbibée de sueur. Il avait les yeux limpides, des sourcils presque blancs et une barbe touffue parsemée de poils clairs. Les mains humides, les ongles en deuil et le corps chaud. Ses vêtements épousaient une silhouette étonnamment molle pour quelqu'un qui travaillait la terre tous les jours, sans relâche. *C'est sans doute comme ça quand on a de la farine*, me suis-je dit. Armod, son bonnet entre les mains, s'est adressé à l'homme d'un ton presque normal, le regardant droit dans les yeux et s'inclinant à peine. Comment osait-il ? ai-je pensé.

L'homme nous a salués sans bouger, piétinant le sol, puis il a eu l'air de se détendre et nous a offert du café. Ada, son épouse, était effacée, le genre de femme qui mettait un enfant au monde par an jusqu'à ce que son corps n'en puisse plus. Sans rien dire, elle a commencé à remonter vers la maison. J'ai oublié son visage, tout ce dont je me souviens, c'est que, à notre arrivée, elle rassemblait dans un panier des œufs de cane gros comme le poing d'un enfant, se tenant le dos chaque fois qu'elle se baissait pour en ramasser un. Elle devait avoir tout juste la trentaine, mais elle s'appuyait sur une canne pour se glisser entre les bâtiments. Elle n'a pas tardé à réapparaître avec un autre panier contenant des verres et une bouteille. Les mains tremblantes, elle nous a servi une boisson douceâtre bleue. Ces gens-là sucrèrent leur jus de myrtille. Toi, Roar, tu as suçoté un morceau de sucre, et puis tu t'es endormi dans l'herbe.

Un deuxième verre, et les papiers ont été sortis. *Achat à tempérament de Sörvreten sur dix ans*, ai-je lu. Voilà donc comment s'appelait la maisonnette que nous avons baptisée « La Paix ».

Armod avait beau ne pas savoir écrire à l'époque, il a griffonné *Armod Moen Ulefos* sur les deux contrats identiques. Juste à côté, le paysan a inscrit *Erik Nilsson de Rävbacka*.

À l'heure du départ, il nous a montré un chemin de traverse embroussaillé qui nous ramènerait plus rapidement. Les papiers signés soigneusement rangés dans le sac à dos d'Armod, nous nous sommes éloignés tandis que le couple nous faisait au revoir de la main, planté sur le perron.

– Ça, c'est un paysan sérieux, a-t-il commenté. Un homme d'honneur. Nous allons pouvoir rester un moment.

– Pour de bon, ai-je affirmé.

Le sentier qui courait à travers la forêt, le chemin de chez nous, était couvert de feuilles et d'aiguilles. Nous sommes passés à côté d'un petit lac bordé de nénuphars, de canches et de roseaux, œil noir songeur perdu entre les arbres, cerné de longs cils se balançant dans le vent. Des vaguelettes clapotaient sur les berges et des brochets nageaient certainement dans le fond. Et si Armod faisait mariner du poisson ? Nous avançons blottis l'un contre l'autre, souriant. Au bout de quelques minutes, notre maison délabrée se dressait devant nous. Après quelques gros efforts, elle serait habitable.

– Moen Ulefos le fermier ! s'exclama Armod. Qui l'aurait cru ? Le vagabond s'est fixé !

Des murs, un sol et un plafond de pin. Dans l'entrée, un coffre en bois usé aux ferrures rouillées, sur lequel gisait le squelette d'une petite souris. Dans un coin, une chaise à trois pieds dont la peinture rouge écaillée révélait du gris. À une époque, ce meuble bancal et esseulé devait faire partie d'un lot. Des gens avaient dû s'introduire ici à la recherche de trésors abandonnés. Des portes aux gonds rouillés, un vieux parquet jonché de crottes d'animaux. Un trou au plafond à moitié pourri livrait la maison aux intempéries.

Du dos de la main, j'ai commencé par nettoyer quelques carreaux de fenêtre pour laisser entrer le soleil. Les toiles d'araignée tissées aux quatre coins de la cabane et de l'abri à bois, je les ai gardées en cas de blessure à faire cicatriser. Puis j'ai étendu par terre un drap blanc et nos peaux bien chaudes, et t'y ai bordé pour la sieste. Tu étais si beau à voir dans notre nouvelle maison, mon petit Roar, avec tes cheveux aussi doux que la linaigrette, tes bras et tes poignets tout tendres, tes yeux gris comme le fjord de Trondheim sous un ciel couvert. Un seul mot t'enveloppait de tout son sens : « absolu ».

Par terre, dans le garde-manger, j'ai trouvé une marmite en cuivre couverte de vert-de-gris. Armod l'a astiquée jusqu'à ce qu'elle brille comme une lanterne dans l'obscurité. Ensuite, il a planté dans le mur quatre clous où accrocher nos tasses, histoire que les souris n'aillent pas y fourrer leurs museaux. Puis il en a fixé deux autres un peu plus épais dans l'entrée.

– Ici, on accrochera nos vêtements, a-t-il déclaré. Là, c'est chez nous.

J'ai essuyé une larme en le voyant planter une rangée de petits clous sous les nôtres, près de la porte. L'avenir nous appartenait.

Nous avions quelques courts mois devant nous pour redonner vie à la terre afin de cultiver assez de nourriture pour l'hiver. Le temps était compté. Je réveillais Armod alors qu'il faisait encore noir et nous nous couchions dans la nuit. Parfois, il s'endormait sans un murmure. Parcourir les routes était une chose, travailler la terre en était une autre. Toi, Roar, tu n'étais pas qu'un gazouillement encourageant, tu me fatiguais plus que je ne l'aurais cru. Nos journées étaient longues et moites et nos nuits courtes. Il fallait sauter du lit avant le lever du jour pour qu'Armod ait le temps d'honorer ses engagements chez Nilsson, avant de traverser la forêt pour revenir s'épuiser chez nous. Il m'avait promis d'être prudent, mais ce n'étaient que des mots, je le savais bien. Quoi qu'il dise, je voyais qu'il se tuait à la tâche pour nous montrer, au paysan et à moi, qu'il était capable de payer notre dette. De nous bâtir une nouvelle vie. Avant notre périples, j'avais déjà compris comme il était imperméable à la peur.

– La peur amène à la famine, Unni, m'avait-il dit à Trondheim.

Nous venions de nous rencontrer, et je m'inquiétais du vent, des vagues et des profondeurs.

– Je suis vagabond et, depuis peu, pêcheur. Un vagabond ne peut pas hésiter à tout quitter et un pêcheur ne peut



craindre l'eau, de même que qui redoute les flammes est piètre forgeron.

Il en disait autant de la forêt, désormais.

– La forêt, c'est notre pain, Unni. Les gens des forêts ne peuvent pas se permettre d'avoir peur des arbres.

Je ne cessais donc de me ronger les sangs, et chaque soir, j'étais soulagée de le voir revenir à la maison, avec ses yeux aussi sombres que des pépins de pomme, passant sa main bronzée dans ses cheveux moites. Tous les matins, l'angoisse. Tous les soirs, la joie. Et entre-temps, Roar. Chaque matin, ta petite voix me tirait du sommeil, m'effleurant la peau avec les premiers rayons du soleil qui filtraient à travers la fenêtre. Je posais le pied sur ce parquet qui m'appartenait presque et trouvais quelque chose à te donner pour le petit déjeuner. Puis je me mettais au travail. Tous les jours se ressemblaient. En signant le contrat, Armod avait accepté de s'affairer jusqu'à ce que le soleil commence à se coucher. La forêt disposerait de lui tous les jours de l'année, à l'exception de la naissance de ses enfants, de Noël et des premières neiges en hiver. Alors seulement, il serait libre. Cet homme qui n'était jamais resté au même endroit plus de deux ans devrait travailler ici dix ans pour s'acquitter de sa dette. Nous discussions peu, tous les deux, et faisons tout vite, il n'y avait pas de temps à perdre. Armod ne s'asseyait jamais sur une chaise : soit il était debout, soit il dormait à poings fermés.

Nul n'avait jamais dû vaincre cette terre pleine de cailloux. Voilà sans doute pourquoi cet endroit avait été abandonné. La terre refusait de donner ses fruits aux hommes,

préférant les garder pour elle. Nous nous heurtions à elle, les doigts en sang, les paumes gercées et les bras égratignés. Une à une, nous retirions les pierres et les dépositions dans un tas grandissant. La forêt regorgeait de sphaigne, avec laquelle je pansais nos plaies. D'herbe douce nous caressant les pieds. De fumée fraîche s'échappant de notre cheminée. Le toit pourri, Armod l'a réparé patiemment de ses mains fatiguées pendant que je sarclais, semais, plantais des navets et des pommes de terre, arrachais des racines et des taillis, déterrais encore et encore des cailloux formant un tas de plus en plus imposant, monument à la mémoire de nos mâchoires serrées et de nos peaux écorchées. Lorsque mon dos protestait, je labourais et répandais délicatement du lisier sur les plants, qu'ils aient de quoi se transformer en nourriture dont nous pourrions te remplir l'estomac. Nous avons planté d'autres arbres fruitiers, de jeunes petits pommiers qu'Armod avait achetés à crédit. Ils devaient grandir et nous nourrir. Et toi, Roar, tu crapahutais, du gravier et de la terre plein les orteils, et tu t'amusais avec des scarabées, des cailloux et pommes de pin.

Je me rappelle m'être réveillée un matin, seule dans la maison. Armod avait laissé des traces dans la rosée. J'ai contourné le bâtiment en les suivant, et vous ai trouvés tous les deux. Dans ses bras, tu jouais avec les boutons de sa chemise pendant qu'il te racontait ses aventures et te montrait des oiseaux.

Vous sembliez en symbiose. Je me suis approchée et ai posé ma main sur son dos.

– Comment pourrais-je un jour payer ma dette envers toi ? lui ai-je demandé.

– Aime-moi, a-t-il répondu. Simplement : aime-moi.

Je préparais les plantes cicatrisantes, prélevais des rameaux de saule, les plus fins pour ne pas risquer d'abîmer l'arbre. Nous étions encore en été et les petites branches se détachaient facilement de l'écorce rugueuse. Dans la maison, je faisais sécher le tout en vue des maux de l'automne et de l'hiver. Une fois ces remèdes enroulés en petites pelotes, nous serions prêts à affronter la saison froide. Les bourdons me tournaient autour quand je suis venue prendre de l'écorce de saule pour nous tresser un panier et un sac à dos. Ensemble, le vent et moi étions forts, vigoureux. Une fois le panier achevé, nous sommes allés au magasin situé à l'embranchement menant à la ferme Risland, une bouteille vide se balançant dans le fond. Les champs scintillaient, regorgeant d'avoine, de seigle et de fleurs bleues.

– Qu'il est facile de s'habituer à tant de beauté, me suis-je extasiée.

– Il faut bien, a répondu Armod. Mais quoi qu'il arrive, ne t'habitue jamais à l'horreur.

Nous nous sommes attardés dans les champs bleus, regardant longuement les fleurs ondoyer.

La végétation me tapotait le flanc, les côtes.

– Tu sens, Armod ? me suis-je exclamée. On nous appelle ! Il avait la main chaude. En approchant du magasin, j'ai humé l'air. Il flottait un parfum de tabac à priser, de pétrole,

de fléole des prés, de hareng mariné et de cardamome. Le marchand en personne se tenait derrière le comptoir, vêtu d'un tablier tendu sur son gros ventre. Lorsque nous avons passé le seuil, cet homme au crâne luisant nous a salués avec un rire qui ressemblait à un hennissement. Il a rempli d'eau-de-vie à ras bord notre bouteille, alors que je faisais signe à Armod d'économiser nos quelques sous. Tout ce qu'on lui demandait, il l'emballait soigneusement dans du papier, avant de glisser les paquets dans le panier et de réclamer son dû. Pas une question sur nous, il ne nous a demandé ni d'où nous venions ni pourquoi nous nous étions installés là, comme je le redoutais. Une indifférence arrogante. Au bout d'un moment, la clochette de la porte a retenti et une paysanne coiffée d'un chignon tressé couleur paille est entrée, effleurant mon gros ventre du regard en souriant. Elle s'appelait mère Anna et habitait Flor. Un jour, son petit cadet irait sans doute à l'école avec l'enfant que j'attendais, si c'était bien prévu pour la fin de l'année. Quel drôle de dialecte, venions-nous du Värmland ? Sa curiosité me donnait envie de déguerpier. Armod a échangé quelques mots avec elle et nous sommes partis. Sur le chemin du retour, la bouteille qui avait tinté contre les parois du panier est restée tranquille, coincée entre les paquets renfermant des saucisses, de la farine, des céréales, un pot de miel, du sel et un peu de café. Du café. J'en rêvais depuis longtemps, mais ne m'en étais encore jamais offert. Tandis qu'Armod sirotait l'eau-de-vie, adossé au tronc du saule, j'ai mélangé la poudre noire avec du seigle, trop peu, je le savais bien, le café s'épuiserait vite. Mais quand j'ai bu dans ma tasse, c'était divin.

Ensuite, nous avons repris le travail. Nous avons beau nous escrimer, ruisselant de sueur sous la chaleur et les muscles courbaturés, la terre ne se laissait pas dompter. La terre, ça ne se transforme pas comme ça. Alors que nous, nous nous étions déjà transformés, non pas par envie, mais par nécessité. Les crottes d'élan, la surelle, les corps d'animaux à moitié dévorés, les oiseaux déployant leurs ailes au soleil. Tout ça nous appartenait sans appartenir à personne. La forêt en plein été. Même s'il pleuvait parfois à verse, nous tenions bon. J'ai planté des fraisiers des bois. Dès que tu as su marcher, mon petit Roar, tu t'approchais avec tes mains crasseuses et tes baisers baveux. La nuit, nos outils se reposaient et nous dormions tous les trois ensemble. Tu vivais tes rêves de tout ton minois. S'il faisait frais, je prenais ma couverture pour te couvrir et te réchauffais contre moi. Dans l'obscurité colorée de mauve, Armod et moi restions un moment éveillés. Il me regardait, et je posais mes doigts sur son poignet pour sentir son sang pulser dans ses veines. S'il était de bonne humeur, un sourire s'esquissait sur son visage. Je passais alors le bout des doigts sur sa mâchoire, sentais chaque poil de barbe naissant me piquer la peau. Devant ses yeux grands ouverts, j'avais le sentiment de voir ses pensées.

– J'ai envie de toi, Unni, pouvait-il murmurer.

Sans prononcer un mot, je lui répondais que j'avais envie, moi aussi. Avant de nous endormir, je glissais ma main dans la sienne, elle s'y imbriquait parfaitement. Son haleine sentait la pomme et le persil.

Quand l'été a commencé à toucher à sa fin dans le Hälsingland, nous étions à bout de forces. Armod m'a offert un églantier pour le jardin, qu'il avait déterré sur un terrain abandonné à quelques heures de marche, plein est. Nous n'avions plus un sou, plus une pièce d'argent, mais nous te montrions les églantines, la forêt profonde et les petits oiseaux qui nichaient par là, et tu les pointais du doigt en riant joyeusement.

Armod prenait son casse-croûte et ses outils et s'en allait avant le lever du jour. Moi, je ravalais mon inquiétude avec de la bouillie d'avoine, sentant la brise matinale se glisser à l'intérieur avant qu'il ne referme la porte. Il allait chez Nilsson et, à la fin de la journée, il frappait aux portes d'autres fermes pour demander du travail. En rentrant, il sentait le labeur. Plus il était épuisé, plus il souriait.

– Aujourd'hui, ça soufflait, Unni !

Au début, il arrivait que des villageois curieux passent devant notre maison sous prétexte de venir cueillir des myrtilles ou de la surelle. Un jour, nous avons reçu la visite d'un homme âgé qui avait connu les anciens propriétaires. Il commentait tout ce que nous avons bricolé et réparé, tâtait tout ce qui lui passait sous la main.

– Ça y est, j'entends votre accent, a-t-il dit, coupant la parole à Armod. C'est donc vrai que vous venez de Norvège.

L'homme avait un frère poseur de rails qui était parti à l'ouest et vivait désormais en Norvège.

– « Anders-Les-Rails », voilà comment on l'appelle quand on lui écrit, nous de la famille qui sommes restés

ici. Il a participé à la construction du chemin de fer qui va d'Östersund à chez vous, et il y est resté. Vous êtes d'où exactement ?

Östersund.

Le chemin de fer qui allait droit jusqu'à Trondheim. J'ai regardé Armod, resté sans voix. Tout à coup, des pleurs ont brisé le silence, tu étais tombé, mon petit Roar.

– Kristiania ! ai-je lancé tout en me précipitant vers la maison.

Quand je suis ressortie, l'homme était parti.

Quel soulagement que tout le monde soit occupé à la saison des moissons. Par chance, les récoltes étaient bonnes. Les buissons croulaient sous les baies, les pieds de pommes de terre avaient bien poussé, donnant de gros tubercules, jusqu'à douze par semence. Pour peu que l'hiver soit doux et que le printemps arrive tôt, nous pourrions en garder pour l'année suivante. Récoltant les petits pois, cueillant les baies, nous recevions la nourriture que nous offrait la nature et amassions ce trésor dans cette maison devenue la nôtre, à la frontière entre les terres habitées par l'homme et les zones sauvages. Nous mangerions avec bonheur nos provisions, tant qu'elles dureraient. Les carottes n'avaient pas eu vraiment le temps de prendre, mais tu en raffolais, voilà de quoi tu te nourrissais.

– Enco' ! disais-tu, les doigts tendus, et je t'en préparais d'autres.

Seuls les rayons du soleil les plus doux se faufilaient dans notre cuisine, je veillais à bloquer les autres. Les soirs, une

potée de légumes-racines mijotait dans ma marmite en cuivre, nous sentions dans toute la maison que nous allions nous endormir le ventre plein.

Je me suis dépêchée de cueillir les pommes et les prunes avant qu'elles ne tombent par terre. À peine les arbres avaient-ils perdu leurs feuilles que la terre et les buissons étaient vidés de leurs fruits. Il ne restait plus une ortie près des latrines. Le monde est vite devenu marron et gris. Les couleurs de l'attente jusqu'à l'année suivante. À mesure que l'automne et le froid s'imposaient, mon ventre grossissait. Le paysage de chaume était toujours tendre, mais d'ici peu, la lumière automnale disparaîtrait et tout deviendrait noir et blanc.

Armod coupait le bois que j'avais mis à sécher et calfeutrait les fenêtres les plus abîmées. Nous allions et venions autour de la maison, nous hâtant de tout préparer avant l'hiver. La paysanne de Rävbacka nous avait prêté quelques tasses dépareillées et trois assiettes en porcelaine ébréchées, ornées de fleurs bleues, et cédé contre quelques heures de travail supplémentaires la chaise aux pieds arqués et l'escabeau bleu écaillé, que nous avons trouvés dans une de ses dépendances. Une nouvelle planche de bois, et l'escabeau était comme neuf. Nous remontions le sentier forestier telles des fourmis, travaillions le bois tels des castors. Le jour où Armod a entrepris de fabriquer une table pour la cuisine, toute la maison s'est emplie d'un parfum de résine se mêlant aux odeurs de bouillie et de friture. Nous l'avons huilée pour la première fois avant la Toussaint. Toutes ces branches, tous ces arbrisseaux et arbres déracinés qu'Armod



réduisait en bûches et petits bois. L'espace d'un instant, je me suis autorisée à m'asseoir sur un tronc pour regarder la forêt et l'homme que tu appelais « papa ». Je le vois encore lever au-dessus de sa tête sa hache à la lame scintillante, soufflant à pleins poumons. Ses tendons se raidir sous sa peau luisante de sueur. Il n'avait pas mangé à sa faim depuis longtemps, c'était évident, mais ça ne l'arrêtait pas. Voilà à quoi il ressemble dans mes souvenirs, à cette époque.

Avant que les hirondelles ne commencent à voler haut dans le ciel et les fortes averses à tomber, le toit était réparé. Il n'y avait plus qu'à isoler l'abri à bois, que les bûches parviennent à sécher. Nous pouvions alors souffler : la neige n'allait pas tarder à tout recouvrir de son lourd manteau, mais nous serions au sec. Si seulement les murs de la maison n'avaient pas laissé passer l'hiver. De temps en temps, une fois la nuit tombée, je sortais une bougie que je posais sur notre table, et quand Armod l'allumait délicatement, tu regardais la flamme vaciller, mon petit Roar, tu la fixais de tes grands yeux. Le courant d'air qui nous glaçait la nuit. J'ai eu beau coudre des rideaux pour le bloquer, il pénétrait le tissu et se glissait à l'intérieur. Le soir, je m'endormais dans la chaleur d'Armod et au son de sa voix, contre son corps réchauffé par le travail, mais le matin, je me réveillais dans un froid glacial. L'hiver n'était pas encore là, les températures allaient encore baisser, l'année 1898 nous attendait et, avec elle, le printemps que nous verrions arriver pour la première fois dans cette maison. Nous t'enveloppons de couvertures bien chaudes et regardions la flamme vaciller, radieux. Tôt ou tard, les murs seraient isolés.

Chaque soir, deux tasses trônaient face à face sur la table, l'air de s'apprêter à exécuter une danse. Dans la lumière déclinante, je brodais des fleurs et des lettres, tandis qu'Armod me racontait une histoire avec de grands gestes s'il en avait la force – mais il arrivait qu'il tremble de fatigue. Alors, je lui prenais les mains, sentant le petit que j'attendais se recroqueviller dans la chaleur de mon ventre. La peau de ses doigts était sèche et coriace. Malgré la fatigue, il souriait.

– Bientôt, la flamme ne bougera plus. Ta maison sera aussi étanche au vent et à la pluie que l'intérieur d'un œuf, et toi et le petit, vous serez au chaud tant que vous voudrez rester.

Il a tenu parole. Plus tard, quand je cuisinai, la fumée me piquait les yeux, mais je me disais que, si elle n'arrivait pas à s'échapper, l'humidité et les courants d'air ne pourraient pas non plus entrer.

À l'approche de l'hiver, les journées étaient encore longues et les nuits pleines de promesses. Les volutes s'élevant du précieux café du matin avant le lever du jour avaient quelque chose de magique. Une autre fumée tout aussi précieuse s'échappait de la cheminée. Sous la pluie martelant le toit, entre les peaux et les couvertures, deux corps chauds, Armod et moi, pendant que tu dormais. Quel joli petit garçon. Dressé sur tes solides gambettes de bébé, tu pouvais crapahuter sur notre lit de fortune, avec tes cheveux plantés sur ton crâne comme des pétales de pissenlit, et nous souriions tous les trois. Les premiers temps à la maison, nous dormions sur des planches de sapin. La nuit au-dehors était notre couverture parsemée d'une myriade

## CELUI QUI A VU LA FORÊT GRANDIR

de petits points lumineux. Une fois que tu t'étais assoupi, nous te posions sur un matelas bricolé avec nos vêtements, près de notre lit, mais pas contre. Puis nous cherchions des mains le corps de l'autre. Doucement, Armod me déshabillait jusqu'à ce que je sois nue contre lui. J'ignore à quelle heure nous nous endormions à notre tour, mais le courant d'air froid rasant le sol nous réveillait avant le lever du jour. Je vous regardais, Armod et toi, et je croyais que la vie resterait ainsi à jamais.

Kåra

*La solitude parmi nous*

Bricken est un meuble impossible à bouger. Elle s'installe là où elle s'est toujours installée, le coin d'où elle règne sur la pièce, la maison et nous autres. Cette bonne femme nous survivra certainement, à nous tous, un peu comme les ronds incrustés dans les marches de l'escalier montant chez le Dr Thorsén, à Söderhamn, quand j'étais enfant. Un fossile. Roar était jeune, il a pris de l'âge, est devenu un vieil homme, et maintenant, il est mort. Bricken n'avait pas encore cinquante ans quand je l'ai rencontrée, et elle n'a pas changé. Ces mêmes coups d'œil sombres, cette même satanée toque. Le visage large comme un félin surmonté d'une crinière brune domptée pendant la journée, mais qui lui tombe comme une cape dans le dos lorsqu'elle va se coucher. De fines lignes de vie autour des yeux et de la bouche, la marque des événements, à la manière de gouttes de pluie sur les fenêtres. Une femme sèche et taciturne capable de se transformer en une fraction de seconde pour rire et bavarder à perdre haleine, broder les mots comme des fioritures sur un gâteau de mariage. Qu'est-ce que nous nous sommes dévisagées

dans cette pièce, elle et moi. Il m'est arrivé d'avoir envie de m'emparer des maniques qu'elle avait crochetées et de lui renverser son ragoût sur la tête. Entre ces murs, j'ai aussi été ivre de bonheur. La jupe relevée et un homme qui n'était pas le mien couché sur moi. Alors, elle n'était pas là. Elle ne se doute certainement pas que la cuisine ne lui révèle qu'une partie de son histoire. La toile cirée à carreaux couvre une table tellement ancienne qu'aucun produit ne parvient à rafraîchir le pin noirci par la crasse et le temps. Les marques de coups de fourchette d'enfants d'une autre époque, d'outils ayant entamé le bois, du couteau à pain lors de petits déjeuners d'hiver avalés dans l'obscurité. Tout ça est dissimulé sous la toile cirée. Cette maison recèle bien des secrets.

Jusqu'à récemment, Roar était parmi nous. Mon beau-père aux yeux de la couleur d'un ciel d'orage. Il buvait son café avec du sucre, comme Bricken. Mais contrairement à elle, il coinçait le morceau entre les dents, avant de verser le contenu de la tasse dans une soucoupe et d'aspirer bruyamment le liquide. Une habitude qui lui venait peut-être de son enfance dans cette misérable bicoque agrandie au fil du temps, ou du fait qu'il lui manquait déjà des dents du haut à l'époque où j'ai fait sa connaissance.

– J'ai dû en arracher certaines moi-même, et les autres, disons que je les ai perdues sur ce rocher où le sentier se sépare en deux, un soir, quand j'étais enfant, m'avait-il expliqué.

C'était ce rocher à mi-chemin du village, à partir duquel on marchait d'un pas plus léger ou plus lourd, selon le jour. Le seul rocher de la forêt, pourtant pas bien grand.

Roar et Bricken sont restés dans l'habitation d'origine au rez-de-chaussée quand nous avons emménagé, Dag et moi, et nous nous sommes installés à l'étage qui venait d'être construit. Une grande cuisine, une belle pièce à vivre aux murs couverts d'une tapisserie beige à motifs, et une alcôve jaune avec une petite fenêtre donnant sur le jardin. Dag avait peint les placards de notre cuisine d'un gris tristounet, mais nous, nous avons un garde-manger, et pas eux. Les meubles branlants qu'avait installés dans la pièce l'homme que je venais d'épouser, je pouvais toujours les changer. J'ai disposé des lrettes qui venaient de chez mes parents, puis je me suis assise par terre, au soleil. Cet endroit serait donc notre maison. Même si, dans les faits, Dag allait d'un étage à l'autre. Ils se ressemblaient tellement, tous les trois, à force de vivre ensemble. La même façon de courber la nuque pour lire le journal, le matin. De sourire, les yeux plissés. De marcher en se balançant et de se baisser pour cueillir des cèpes et des girolles, l'air ravi. Ils formaient un petit troupeau appartenant à la clairière. Moi, je n'étais qu'une pensionnaire. Je me rappelle comme le parquet était froid en automne. Depuis la dernière marche de l'escalier, je devais faire une grande enjambée pour atteindre la lrette et ne pas poser un orteil par terre, et le soir, j'enfonçais les pieds sous des couvertures pour me réchauffer. L'hiver, le froid s'est installé sous le toit que mon beau-père et quelques gars de la Scierie avaient construit sans la moindre isolation, et nous avons fini par descendre et nous mettre dans la cuisine du rez-de-chaussée, chez mes beaux-parents. Je me souviens que le regard de Bricken me

heurtait lorsqu'elle pénétrait dans la pièce, la fraîcheur du soir dans le dos, et que tout son visage se plissait lorsqu'elle souriait en retirant cette fichue toque de blaireau. Quand ils revenaient de la forêt, nos deux hommes des bois ressemblaient à de blanches créatures de contes de fées. Chacun son cyclomoteur, chacun sa boîte à sandwich en fer-blanc. Roar devant, Dag derrière. Ils époussetaient grossièrement la neige avant d'entrer, mais le froid s'accrochait à leurs vêtements. Ils avaient le visage couvert de gelée blanche, les sourcils et la barbe parsemés de petits glaçons. Roar laissait toujours son fils se glisser en premier dans la chaleur de la maison, puis, se redressant comme un chien de chasse à l'affût, il fermait la porte et retirait son blouson.

Parfois, au début de notre mariage, Dag me caressait le dos à son retour. Je sentais tous mes muscles se détendre et levais les yeux sur lui en souriant. En général, j'étais sincère à cette époque, c'était avant que je ne commence à me dire qu'il avait les yeux fades. Un jour, il m'a serrée si fort contre son visage glacé que j'ai eu le sentiment que mon cerveau était en train de geler. Il ne disait pas grand-chose, à part « coucou », peut-être. Ça lui allait bien : un homme simple au langage simple. Il n'avait pas beaucoup de vocabulaire, en tout cas pas le don d'en faire de jolies phrases. Tout ce qu'il demandait, c'était de pouvoir venir plusieurs fois par semaine et qu'on lui serve à manger. Ni plus ni moins.

– J'ai faim, pouvait-il annoncer.

Un message clair, d'une banalité rassurante. Le genre de choses que je cherchais autour de moi et dont j'avais besoin de m'inspirer.

*Rien de plus banal, me disais-je parfois. Dis bonjour poliment, réponds en quelques mots et souris, pas trop, juste comme il faut.*

Au fond, son père et lui étaient si différents. Quand Dag avait besoin qu'on lui explique et qu'on lui répète tout, Roar était le genre à qui on demandait son chemin. Il avait toujours un carnet corné dans la poche de sa chemise, plein de chiffres et de choses à faire. Et il était capable de finir un magazine entier de mots croisés en quelques soirées. Je le voyais, assis dans son fauteuil dans la chambre, l'air concentré. *Poisson plat : plie. Plante herbacée : ive.* Il commençait toujours par les énigmes de sciences naturelles.

Mon père le qualifiait de « compétent ».

Moi, j'étais avec Dag. Roar appartenait à Bricken. Parfois, je le regardais la prendre dans ses bras et lui embrasser le front. Aussitôt, elle rayonnait. Ils se connaissaient par cœur, tous les deux, je le voyais bien. Lorsqu'il remontait son pantalon sur son ventre, elle savait avant qu'il ne poursuive son geste qu'il allait passer les doigts sur la boucle de sa ceinture. Lui savait quel placard de la cuisine elle s'appropriait à ouvrir et à fermer. Il leur arrivait de se tenir l'un contre l'autre, au milieu de la maison. Front contre front, leurs taches de rousseur se reflétant comme quelqu'un devant un miroir. Un cœur vivant, ne cessant de battre. Moi, j'étais de trop.

Mais c'est du passé. Maintenant, Roar est mort. La fenêtre de la cuisine est entrouverte et le rideau frissonne dans la brise d'août. Quand Bricken recule sa chaise pour se lever, la lirette se plie en deux. Dieu qu'elle est négligente,



ça m'agace, mais elle ne le remarque pas. Elle referme la fenêtre, comme si elle se doutait que je rêve de m'échapper d'ici, et elle va dans sa chambre, appuyée sur sa canne en plastique et en métal.

– Qu'est-ce que vous faites ?

À peine ai-je prononcé ces mots que je les regrette.

– Je reviens, dit-elle.

Une fausse réponse, comme toujours. Il y a tellement de questions laissées sans réponse dans cette maison. Et de plus en plus de questions non posées.

Les lorettes de cette cuisine, nous les avons tellement usées en allant et venant entre ces murs. Toutes ces années, je n'ai cessé de les remettre en place, prenant parfois le risque de me planter une écharde dans le pied en marchant à côté. Ce plancher qui craque nerveusement dès qu'un inconnu nous rend visite, alors que, au contact de pieds familiers, il se contente de marmonner. Sous le poids de Dag, le bois poussait un soupir, et Bricken est toujours accueillie par un léger crépitement qui ressemble à un murmure. Lorsque Roar y posait le pied, le plancher riait. Je n'ai jamais songé à ce qu'il me réservait. Un bruit trompeur, j'imagine. Il y a certaines choses dont on ne discute pas, par ici, alors que seuls les renards et les chouettes pourraient nous entendre. Il faut toujours que le bol à champignons soit à sa place dans le placard, sur l'étagère du milieu – je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu sur la table. Et il y a quelque chose avec ce mortier attaqué par les moisissures, je le voyais sur Roar dès que son regard se posait sur l'objet. Sans parler de moi. Tout n'est pas fait pour être révélé au grand jour.

Ça fait plus d'un demi-siècle que je me fabrique des souvenirs, des événements qui auraient pu se passer, ou dû se passer, que je raconte à des médecins et à ceux de mon entourage qui ont envie de m'écouter. Maintenant, je sais à peine ce qui est de l'ordre du souvenir et du mensonge. La moitié sort sans doute de mon imagination. Ça fait beaucoup d'affabulations.

J'entends Bricken remuer dans la chambre. Elle trie les papiers que Roar a laissés derrière lui. Les impôts, les pompes funèbres, la banque, la caisse de retraite et autres assurances. Une montagne de documents et d'enveloppes dans les bras, elle revient s'asseoir à la table de la cuisine. Sur cette même table où reposaient les grandes mains chaudes de Roar. Elle marmonne qu'il lui manque quelque chose – en vérité, tant de choses dans cette maison ont été cachées au fond d'un tiroir, derrière les céréales du petit déjeuner ou je ne sais où dans le placard de la cuisine, voire dehors, dans une dépendance. Ces pierres et ces écorchures, tout ce que nous taisons.

– Tu peux m'aider avec ces formulaires, Kåra ?

Les documents projettent des ombres sur le plancher, des formes qui ressemblent à des secrets. Son regard me ronge, ces yeux qui me font penser à des châtaigniers, je voudrais qu'elle regarde ailleurs. La paix a été conclue au Vietnam, mais ici...

Je n'ai aucune envie d'être là.

Je suis trop lâche pour porter tous ces secrets. Non seulement Roar, mais le reste. J'ai toujours été médiocre.

Enfant, je n'étais pas vive comme Bricken, ni particulièrement futée. Ni aussi belle ni moche. Des cheveux bruns vaguement ondulés, toujours en bataille. Un visage banal, plutôt mignon mais guère marquant. Des grosseilles non mûres en guise de poitrine. Voilà à quoi je ressemblais. Peut-être aussi les pieds plus grands que la moyenne et les rêves nettement moins fous.

Sans doute mes peurs étaient-elles aussi plus intenses. En tout cas, c'est le sentiment que j'avais. Si j'étais bien plus jeune que mes frères et sœurs aînés, j'étais bien plus peureuse que ma sœur cadette. Ce jour d'été où Liva avait couru à travers la forêt devant moi pour se réfugier de la pluie, j'ai eu envie de plaquer ma main sur sa bouche pour l'empêcher de parler. Une fois que nous fûmes assises sur le drap, au pied d'un sapin nous abritant comme un toit des voiles gris dans le ciel, elle s'est mise à me parler, l'air grave, de la mort et des revenants. Ses yeux scintillaient dans la pénombre et ses mains illustraient ses paroles. Ma petite sœur mentait, brodait et exagérait tout. C'est peut-être de famille.

– On ne devrait pas marcher pieds nus, un tout petit clou suffit. Tu te souviens de Signes Mats ? Tout son sang a été empoisonné et la maladie a commencé à remonter vers son cœur. Or si ça va jusque-là, tu meurs.

Son imagination débordante me percutait toujours de plein fouet. J'ai commencé par avoir mal au ventre, effrayée et peut-être aussi jalouse qu'elle ne le soit pas. Puis, le cœur tambourinant et la peau moite, j'ai eu l'impression que de petites araignées grimpaient le long de ma colonne

vertébrale. Si seulement j'avais pu remonter le temps. Liva, un brin d'herbe coincé entre les lèvres, était d'un calme déconcertant. Dans l'ombre des arbres, elle ressemblait à un squelette.

– Tu sais, le pré à côté de l'enclos à moutons, là où tu cueilles souvent des fleurs. Fais gaffe parce que tu pourrais trébucher sur un morceau de genou.

Mon estomac s'est resserré encore, déclenchant la nausée.

– Un jour, un petit garçon a été entraîné dans une faucheuse, et il a été déchiqueté en morceaux qui ont été dispersés aux quatre coins du champ. Ses doigts ont été retrouvés, mais ses genoux sont toujours quelque part là-bas. Après, il y a pire, comme l'asile de Norrfly avec ses grosses portes bien épaisses à la cave. Personne n'en est jamais revenu, c'est maman qui me l'a dit. Ce n'est pas bien loin d'ici, la femme de ménage de l'imprimerie y a été emmenée. Peureuse comme tu es, tu risques de finir là-bas.

– Non ! ai-je soufflé.

Avant notre naissance, notre mère avait travaillé à la maison de retraite située à l'étage de l'asile. Elle avait entendu des cris étouffés venant du sous-sol et vu ces gens qu'on traînait entre ces murs dont ils ne ressortaient pas. Elle ne s'était jamais aventurée en bas, s'affairant entre les lits des vieilles gens soigneusement disposés en rang d'oignons, rigoureux terminus de la vie. Mais elle avait entendu parler d'une fente à travers laquelle on pouvait voir les fous. Ils braillaient lorsqu'on les entraînait en bas, sous terre. Des vies sur des chaises usées. Ma mère avait vu remonter à la lumière du jour l'homme chargé de leur apporter à manger.

Je connaissais cette histoire par cœur, elle me la racontait quand je me cachais sous la table de la cuisine et refusais d'en sortir ou que je n'osais pas monter à cheval.

– Tu veux finir dans une petite cellule souterraine sans fenêtre, hein, Kåra ? grondait-elle. Ne jamais voir personne d'autre que ceux qui t'apportent des médicaments et à manger ?

Je la détestais dans ces moments-là.

– Non ! ai-je répété au pied du sapin, non seulement à ma sœur, mais à ma mère et à moi-même.

Liva s'est penchée sur moi. Grelottante et nauséuse, les mains gelées alors que je les avais glissées sous moi, je me suis juré de ne plus jamais mettre un pied dans ce pré. La fraîcheur du sol s'infiltrait dans le drap, tandis que Liva continuait de parler, rayonnante. J'aurais voulu fourrer ma tête dans son gilet, mais brusquement, elle s'est levée et faufilée entre les arbres, à la recherche d'un endroit où faire pipi. Une fois de plus, elle me laissait seule, s'éloignant d'un pas nonchalant. Ma robe collait à mon dos, une goutte d'eau glaciale est tombée d'une branche et s'est écrasée sur ma nuque. J'avais la bouche pâteuse, la langue rugueuse comme un animal, et les lèvres sèches, alors que je ne cessais de les humecter. Des picotements plein la poitrine. J'ai fermé les yeux, relevé les épaules et serré les dents. Le monde vacillait autour de moi. J'avais le sentiment de rétrécir, de disparaître loin de la forêt et de la pluie, d'être entraînée dans l'au-delà.

Tout était fini.

Une odeur de laine mouillée accompagnait ma petite sœur quand elle est revenue s'installer sous le sapin. Ses

yeux joyeux, sa bouche rieuse et sa tresse blonde comme les blés se balançant sur le côté.

– Tu sais quoi, Kâra ? Pendant que je faisais pipi, j’ai aperçu un lièvre caché dans un rocher fendu. Ça n’a duré que quelques minutes, mais je suis trempée.

La tête appuyée au tronc, je me suis emmitouflée dans le drap. Il était rêche et humide, et sentait la sueur, odeur qui se mêlait au parfum ambiant de mousse et d’aiguilles de sapin. Je crois que c’est à ce moment-là que Liva m’a parlé des Bergers du Caucase – les chiens de garde de l’Armée rouge, leur arme secrète.

– Ce sont des colosses de quatre-vingt-dix kilos ! s’est-elle exclamée. Mais ils n’en ont aucune idée, parce qu’à force d’être en montagne avec des moutons, ils finissent par se prendre pour eux. Ils sont doux comme des agneaux et très courageux.

Je me suis approchée d’elle.

– Mais prêts à tuer pour défendre leurs maîtres, a-t-elle repris en chuchotant. Ils restent sur leurs gardes quand ils se promènent avec leurs copains moutons. Si une bête a le malheur de menacer leur troupeau, ils perdent leur costume de gentil petit mouton et défendent furieusement les leurs. Le prédateur, ils en font de la chair à pâté et le dévorent.

Voilà ce qu’il me fallait. Me transformer en Berger du Caucase ou en avoir un à mes côtés, qui m’aime plus que tout. Un monstre qui me protégerait de la vie en montrant les crocs. Au milieu des ombres de la forêt, j’ai cherché du regard une grosse boule de poils blanche et marron, mais

il n'y avait pas l'ombre d'un chien, ni lourdes pattes ni œil veillant sur moi.

Dès que la pluie a cessé, un soleil éclatant d'été s'est mis à briller. Le temps idéal pour avancer en équilibre sur les rondins, aller pieds nus sur le sol chaud et sauter sur les rochers. Pas de monstre, pas de tanière. En rentrant, j'ai marché sur les talons de ma petite sœur, j'étais son ombre à travers les sentiers. Une silhouette sans os, sans colonne vertébrale. Je la suivais, effleurant le sol derrière elle. À. Pas. De. Loup.

Dire que, à l'époque, je n'avais pas tant de choses à cacher.

Liva sautillait lorsqu'elle allait quelque part. Moi, je trébuchais tellement que j'attirais les regards. Ma mère disait souvent que j'avais le cœur en dehors de la poitrine, que j'étais trop sensible et que je m'écoutais trop.

– D'une fragilité congénitale, avait-elle soufflé à mon père. Il y a quelque chose qui ne va pas chez cette gamine.

Naturellement, je n'étais pas censée entendre. On prétendait que j'étais fragile comme tante Gurli de Söderhamn, du côté de ma mère.

Tante Gurli.

Mon Dieu, comme ils y allaient.

– Ne t'inquiète pas, Magda, a répondu mon père. Dès qu'elle aura un peu de responsabilités, ça s'arrangera. Des arbres, des animaux, des champs... La terre, c'est bon pour le cœur.

À l'époque, j'aurais voulu être une fourmi munie d'une carapace me protégeant de l'extérieur, au lieu de traîner

cette masse gélatineuse qu'était mon corps. Une fourmi ou un chien courageux, voilà en quoi j'aurais voulu me transformer, mais je pouvais toujours attendre. J'étais harcelée par cette peur qui me talonnait sans bruit, comme un renard galeux à la recherche d'un endroit où dormir. Elle voulait me cajoler, me caresser, attendant de moi que je m'empare d'elle, que je me l'approprie. Que j'inspire comme si c'était la dernière fois, que je ferme les yeux et que je laisse mon cœur battre à tout rompre. Si seulement j'avais pu avoir un fidèle Berger du Caucase à mes côtés, prêt à se planter devant moi, aux aguets, et à arracher une artère d'un coup de crocs.

Plus tard, c'est exactement ce qui allait se passer.

Quand j'étais petite, l'animal ne venait pas souvent à mon secours. Ma vie pouvait alors s'effondrer devant un oiseau mort, une aiguille pointue, l'affaire des coups de feu d'Ådalen m'effrayait. Ou quand le mari d'une cousine s'est retrouvé paralysé après une embolie, la façon dont tout le monde s'était rassemblé pour parler de lui à voix basse, le visage marbré d'ombres venues de la fenêtre.

Il avait deux petits.

Depuis, il est mort, j'imagine. C'est possible, en tout cas.

Dieu que la mort est quelque chose de curieux. Ça fait des décennies qu'elle m'a remarquée. Un être humain qui existe. Une personne qui respire. Parle. Et qui peut changer, disparaître. Ne plus jamais exister. Voilà une idée à laquelle il est impossible de se faire. Moi, je suis enfermée dans un corps semblable à celui d'un cadavre, sauf que



je respire. Mes pensées s'agitent, un méli-mélo rappelant le motif du plan de travail en Formica que Bricken a eu pour ses soixante-dix ans. J'attrape le dernier morceau de sucre avant Bricken, alors que je n'en mets jamais dans mon café. Elle se lève, prend le sachet de sucre en poudre et en verse abondamment. Si je me levais à mon tour et lui balançais une partie de la vérité au visage, elle se fissurerait comme une vieille assiette. Son Roar chéri. Son petit Dag, qui était aussi à moi. J'inspire par le nez, souffle par la bouche. Je vide de mon corps les moqueries, la culpabilité, et la honte, tous ces doigts pointés, me félicitant d'être Unni. Une fille débrouillarde. En tout cas, je ne dis rien de tout ça à Bricken, de nouveau assise bien stable sur sa chaise. Elle m'examine, cherche des failles dans ma façade. Attend-elle quelque chose ? Moi ? Le soleil se faufile à travers une plaie dans la cime des arbres, un rayon dur en surface mais tendre en profondeur, qui s'abat sur moi et fait reculer toutes ces vérités poreuses. Je les brûle à la poêle. Les arbres de la forêt se balancent. Le corps robuste de Roar sur fond de mousse et de vie.

## Unni

### *Fleurs d'hiver et soleil d'été*

Un automne étoilé dans le Hälsingland, un froid sec dépourvu de neige. Lorsque mon ventre est devenu gros et lourd, j'ai transmis les bons conseils de Brita la sage-femme à Armod. Je lui ai confié le savoir que j'avais commencé à acquérir dès mes premières nuits chez elle, alors que je n'avais pas encore huit ans et que j'écoutais en cachette depuis mon lit, j'ai partagé avec lui tout ce qu'elle m'avait enseigné avant d'affronter à ses côtés la douleur, les plaies, les irritations et le danger. Je ne lui ai pas parlé des risques, mais de ce qu'il fallait faire, reconnaissante de tout ce que la sage-femme m'avait appris avant de mourir et de te laisser la place, mon petit Roar. Le jour venu, Armod n'avait pas peur, il s'y est pris avec son insouciance coutumière envers tout nouveau domaine, mais à mesure que les contractions gagnaient en fréquence et en intensité, j'ai vu qu'il perdait confiance, même lui était déstabilisé devant le sérieux de la situation. Si j'ai oublié la douleur, je me rappelle qu'elle a vite été remplacée par une violente pression sur mes entrailles et une réalité que je n'avais connue qu'une seule fois dans

ma vie. L'heure était venue. J'avais l'impression de grandir, d'emplir de plus en plus la pièce, je savais que j'avais le visage sillonné de veines saillantes, et je me sentais forte. Dans la pièce flottait un parfum à la fois agréable et nauséabond. L'odeur du corps, de la vigueur et de l'eau souillée. Lorsque l'enfant est arrivé au monde en vagissant, je me croyais perchée au sommet d'une montagne que j'aurais gravie seule. Un bain de lumière. Notre famille avait la chance de faire la connaissance d'un tout petit être humain. Dieu que c'était étrange, si vertigineux. De la magie à l'état pur.

Tone Amalie.

Ma fille avait les cheveux ébouriffés, la mâchoire large et un petit menton. Une frimousse en forme de cœur. Il a suffi que je lui caresse la nuque et le dos du bout des doigts pour qu'elle s'apaise. Je l'ai installée dans un panier que j'avais préparé et elle s'est endormie, ma future petite va-nu-pieds à la plante des petons potelée, aux cils noirs et aux joues rouges. Toi, Roar, tu suçais ton pouce, couché tout contre moi dans notre lit à même le sol, encore effrayé par tous les bruits et les cris que j'avais laissés échapper. Tu avais les paupières qui tremblaient dans ton sommeil – peut-être rêvais-tu d'une caisse pleine de pommes et de pommes de terre, de quoi tenir tout l'hiver, ou d'une matinée bien au chaud. Quelques semaines après la délivrance, Armod a construit un sommier avec des planches qu'il avait trouvées et dont personne n'aurait besoin. La famille allait enfin être protégée des courants d'air glacials qui rasaient le plancher. La petite et toi, vous l'écoutiez vous raconter ses souvenirs de vagabond. Le soir, nous nous glissions sous les peaux

sans avoir à redouter que le froid imprègne notre couche pour nous glacer le dos, et une fois que vous vous étiez endormis, je buvais l'air directement de la bouche d'Armod et le monde vacillait autour de nous. Seuls nous deux restions tranquilles.

J'adorais être réveillée par les gémissements de Tone Amalie, j'adorais l'allaiter dans le lit, le nez contre ses cheveux duveteux, tandis qu'Armod se rasait devant le miroir fendu. D'ordinaire, son attirail de rasage attendait dans un coffre en bois installé dans un coin de la pièce, mais ces matins-là, il sortait le tout, accrochait le miroir à l'un des clous enfoncés dans le mur. À l'endroit précis où il devait se tenir pour bien voir, le plancher craquait joliment sous son poids.

– Ne t'habitue jamais à l'horreur, m'avait dit Armod.

Aujourd'hui, je pense qu'il ne faut pas non plus s'habituer à la beauté, elle doit rester aussi merveilleuse à chaque instant.

Planté devant le mur, il se penchait vers le miroir, *crac*, passait la lame sous le nez, près des oreilles, puis sur le menton, *crac*, avant de reculer pour voir si quelques poils lui avaient échappé, *crac*. Toi, Roar, accroché à sa jambe, tu le regardais faire d'un air grave. Une fois qu'il avait terminé, vous rangiez ensemble le tout dans ma jolie boîte, et tu retirais tes petits doigts comme il te le demandait, pour refermer le coffre.

Où qu'il aille autour de chez nous, tes cheveux ballottaient à côté des siens. Tu l'aidais avec les carottes, tu chassais les bourdons et construisais des tours à l'aide de bûches,

comme n'importe quel petit garçon grandissant en sécurité sous son propre toit. Je t'aimais et Armod m'aimait par-dessus tout. Mais dès sa naissance, ta sœur n'a pas tardé à l'emporter. Quand il s'adressait à elle, sa voix devenait aussi tendre que du beurre. Il lui caressait la tête, comme ensorcelé. À la lumière d'un doux soleil d'automne, de courts cheveux duveteux dans l'ombre d'un père à la peau moite, le sourire aux lèvres, du poil naissant au menton. Ils étaient un morceau de moi-même, tous les deux. Dès qu'Armod la voyait, son regard se transformait. Avec toi, Roar, c'était différent, je le savais bien. Ce n'était pas grave, puisque nous formions un tout.

– Je n'appartiens à rien d'autre qu'à ce clan, disait-il, le nez baissé sur la tête de son enfant.

Le toit a été réparé, puis l'abri à bois et le banc de la cuisine. Armod travaillait tellement dur qu'il ruisselait de sueur malgré le froid. Sa chemise était tachée d'auréoles noires incrustées au fil des jours, qui ne s'en allaient pas quand je faisais bouillir nos vêtements. Mais qu'importe. Lui et moi ne tarderions pas à ressortir et à transpirer. Il fallait vivre avec la forêt. Celui qui s'oppose à la nature est perdu.

Si, dehors, j'avais souvent froid aux mains, notre maisonnette faisait barrage au mauvais temps. L'humidité nous guettait, et quand je préparais à manger, les fenêtres se couvraient de graisse et de buée, nous laissant dans notre petit monde à nous. Pour peu que je cligne d'un œil, le chemin menant au village s'effaçait plus encore, et il me semblait que nous étions seuls sur cette Terre. Rien que nous et nos

bouleaux, ces grands gardiens blancs dispersés autour de nous, auprès de nous, chez nous.

Peu à peu, les matinées se sont assombries et les prés se sont couverts de gel. Dehors, un froid méchant se glissait dans notre peau, plein de mauvaises intentions, mais à l'intérieur de la maison, le bois sec était soigneusement empilé. Dans l'air adouci par le feu dans l'âtre, il flottait une odeur de résine et de renfermé. Tes petits pieds instables martelaient le plancher. Les talons en premier, le poids du corps ballottant d'une jambe à l'autre. Je vous chantonais des chansons sur les animaux de la forêt.

Puis les premières neiges sont arrivées. Jour de repos ! Pour une fois, pas de lourd pin auquel penser. Toute la famille s'est réunie sous le ciel parsemé de flocons. Armod venait d'enfiler son manteau et de s'emparer de ses outils, prêt à partir. Toi, mon petit Roar, tu t'étais installé dans ton coin favori sur le banc de la cuisine, et Tone Amalie était blottie contre mon sein. Elle avait hérité du regard scintillant de son père, et devant la neige, ses yeux étincelaient. De gros flocons tombaient sur notre maisonnette, couvrant les environs de blanc et d'une couche de nouveauté. Armod a éclaté de rire. Resserrant son manteau sur ses épaules, il est sorti d'un pas léger. À travers la fenêtre, nous l'avons regardé laisser tomber son marteau et danser entre les flocons. Ses boucles brunes brillaient au contact de la neige. Hilare, il t'a fait signe de le rejoindre.

Au petit matin, le jardin blanc portait la trace de la danse des corneilles. Le froid ne tardait jamais à êtreindre

notre chaude maisonnette. Armod te dessinait des hommes sautant à ski depuis les sommets de Holmenkollen, à plusieurs centaines de mètres de hauteur, aussi colorés que s'ils s'apprêtaient à atterrir en chair et en os dans notre salon.

– J'en ai vu voler loin au-dessus des nuages et se poser devant moi !

Tu riais en regardant la neige fondre et réapparaître, dégouliner et recommencer à tomber. Les pierres glissantes, la mousse mouillée. Le ciel rude. Le matin, une couche de glace couvrait le tonneau à eau placé à l'angle de la maison. Souvent, les nuages se fendaient, déversant sur nous une violente pluie glaciale qui noyait nos vêtements de gouttes gelées. Le froid nous mordait le corps et s'y installait. Comme à son habitude, Armod levait la tête en sifflant vers les cimes des arbres devenus glabres. Il n'était pas du genre à se soumettre. C'était un père merveilleux, fier de raconter encore et encore le glissement de terrain de Hagamarka, la tempête de 1875 et l'affaire Svartbækken, le confiseur qui avait assassiné un jeune homme vêtu d'une peau de chien, crime pour lequel il avait été décapité.

– Le bourreau a brandi la tête ensanglantée de Svartbækken, le vent a soufflé dans sa barbe et fait ruiseler le sang, et mes frères et moi, nous avons vu le mort claquer des dents !

Chaque fois, tu braillais de peur et d'enchantement, mais pas moi. Moi qui savais que nous avions tous nos propres bourreaux. Les agressions de l'extérieur étaient supportables, la neige qui piquait le visage et trempait nos souliers. Le plus difficile, c'était la faim qui nous guettait.

Même les troncs de bouleaux les plus blancs sont tachés de noir. Armod et moi avions trouvé ce refuge tard dans la saison. Nous avions eu beau déterrer une montagne de pierres à s'en user les mains et le dos, nous n'avions pas eu le temps de cultiver assez de nourriture. Et pourtant, il continuait de lancer joyeusement Tone Amalie dans les airs, de te pourchasser dans le jardin pour t'amuser, de manger comme si nous avions encore des provisions pour le lendemain. Quand tu regardais ailleurs, je lui prenais le pain des mains. Il essayait de le récupérer en me chatouillant ou en cognant sur la porte du garde-manger, persuadé que je le taquinai. Mais je tenais fermement la poignée, le quignon caché dans le dos.

– Il faut qu'on se serre la ceinture, ai-je fini par lui dire.

Il a ouvert les bras, les yeux rieurs, cherchant une échappatoire.

– Armod, ça suffit !

Son regard s'est arrêté sur moi.

– Nos provisions ne suffiront pas pour l'hiver. Nous devons nous priver pour en laisser à Roar.

Cette vérité a eu l'effet d'une ancre en plomb tombée dans sa conscience.

Il n'y avait rien à ajouter.

Il est resté figé devant moi, Armod le vagabond qui aurait pu s'en aller, mais qui s'était amouraché d'une criminelle et engagé à travailler tous les jours de l'année. Avait-il des regrets ?

Sans nourriture, on meurt à petit feu.



Nous qui nous étions tués à la tâche. Dans le garde-manger, nous avions une caisse remplie de navets et un seau de petites pommes de terre qui auraient sans doute grossi si l'été avait été plus long. De la nourriture, mais pas assez. Je ne cessais de compter. Quand on ne compte pas, c'est qu'on est fou ou fortuné. Je vérifiais encore et encore, faisais des calculs à n'en plus finir. Mais j'arrivais toujours au même résultat. De plus en plus souvent, je restais plantée sur le seuil du garde-manger, captivée par les étagères vides. Les jours avaient toujours plus l'arrière-goût des aigreurs d'estomac et les relents de vieilles mouffles mouillées.

Devant ton regard enfantin qui nous suivait dans les recoins sombres de la maison, nous ne nous laissions pas abattre. Nous serrions les dents et faisons les courses à crédit, attendant sagement notre tour derrière mère Anna et les autres pour demander grâce à voix basse, le visage le plus lisse possible. Le marchand avait le pouvoir de dire « oui » ou « non », et il avait accepté. Était-ce parce qu'il trouvait qu'Armod était un brave homme, parce que cette faveur l'arrangeait à ce moment-là ou parce qu'un « oui » pouvait toujours se transformer en « non » ? Je n'en savais rien. Tout ce dont j'étais sûre, c'était que le marchand avait le pouvoir, encore plus que le pasteur de Trondheim, et qu'il pouvait dicter ses conditions, choisir à sa guise ce que valait chacun de ses clients. Il faisait la pluie et le beau temps, et tout ce qui importait à ses yeux, c'étaient cette bourgade et son argent, comme me l'avait soufflé un jour mère Anna en sortant de la boutique.

– Ne faites pas attention à lui, avait-elle assené.

Mais comment ? Je me rappelle que, un jour, il nous a vendu une farine coupée à la craie, au point que, sur le chemin du retour, tu t'en es servi pour dessiner, mon petit Roar. À la maison, nous en avons fait du pain que nous avons mâché et avalé. Nous n'avions pas le droit de nous plaindre. Voilà ce qu'il nous avait accordé, il ne nous restait plus qu'à espérer pouvoir continuer à nous nourrir de ce pain poudreux. C'était un homme intransigeant, la roue pouvait tourner à tout moment.

C'est ce qui a fini par arriver.

Ni garantie ni avertissement. Je pensais que nous avions déjà touché le fond, que nous avions regardé notre misère dans le blanc des yeux, mais en réalité, ce n'était que le début. Ce jour-là, tandis qu'Armod était dans le magasin, je discutais à l'extérieur avec une villageoise, une grande femme maigre du nom de Johanna. En la voyant approcher, j'avais eu peur qu'elle vienne me poser des questions, mais elle monopolisait la parole, me racontant des anecdotes et me donnant des conseils qui n'exigeaient aucune réponse. Les chèvres aux alentours nous fixaient en ruminant. Nous devrions cueillir des champignons, m'a dit Johanna quand je lui ai confié que nous redoutions l'hiver. Seulement, à cette saison, il n'y avait plus rien de comestible, la neige avait tout gâté.

– Les champignons, on peut toujours les faire sécher pour l'hiver, mais cette année, vous allez devoir faire sans.

Elle a hoché la tête pour souligner chaque mot qui sortait de sa bouche, et j'ai tenté un sourire, mon habituel sourire inquiet. J'étais si nerveuse au contact des gens et

des questions, effrayée d'être découverte et renvoyée d'où je venais. Chez ce vieux pasteur à fraise. Dans cette cage qui devait me conduire à Tronka. Je m'efforçais de ne pas scruter la porte du magasin d'où Armod ne devait pas tarder à sortir.

– Gardez vos bons coins pour vous. Les coulemelles sont comestibles et même bonnes pour la santé, sauf si elles ont de petits points blancs qui rendent malade. Il y a aussi les girolles, qui sont jaunes ou marron clair, et faciles à faire sécher. Mais attention de ne pas les confondre avec des coiffes mortelles qui sont plus pointues, ou avec de fausses chanterelles. Les agarics des forêts et les tricholomes colombettes se mangent, à condition d'avoir de jolis disques blancs sous le chapeau, mais surtout pas de volve, pensez-y ! Si vous avez le malheur d'avaler un champignon à volve, tout est fini. Pour les faire sécher, il vaut mieux...

La voix de Johanna s'est soudain effacée. Par-dessus son épaule, j'ai vu Armod sortir du magasin, notre panier vide accroché au bras. Les gonds de la porte ont grincé, la bouche de Johanna continuait de remuer devant moi, et j'ai tout de suite su. Ton père avait les yeux qui brillaient de panique. Cet homme que je connaissais si bien, et qui me semblait brusquement étranger, s'est approché sans esquiver la moindre mine, et pourtant, sa peur était flagrante. D'un hochement de tête, j'ai salué la villageoise, la coupant au milieu de son discours, avant de suivre Armod sans rien dire. Il marchait en regardant droit devant lui, mettant mécaniquement un pied devant l'autre. Même s'il n'a pas prononcé un mot, je savais ce qui s'était passé. Je

savais qu'il avait attendu que la boutique se vide, tâtant nerveusement sa casquette. Qu'il avait rejoint le comptoir, s'était raclé la gorge avant de prendre la parole, le regard droit mais la nuque courbée. Cette fois, le marchand avait dit non. Un refus sans doute silencieux dont l'écho avait eu l'effet d'un hurlement. À moins que l'homme ne l'ait sifflé haut et fort :

– Fini le crédit. Tu ne pourras jamais rembourser au-delà de ce que je t'ai déjà accordé.

Il n'y avait rien à faire. Chacun ses problèmes. Le propriétaire du magasin lui avait certainement à peine adressé un regard, se contentant d'un geste de la main vers la porte, tourné vers ses étagères croulant sous les marchandises. Armod s'était fait chasser comme une vulgaire mouche posée sur le cul d'une vache. Pas de farine emballée dans du papier. Pas de céréales. Pas de morceau de saindoux raclé dans le fond de notre boîte en fer-blanc. Sans attendre de réponse, le puissant commerçant avait relevé son col et s'était retiré dans la réserve, fermant la porte derrière lui. Dans la boutique ne se faisaient plus entendre que le tic-tac de l'horloge et le souffle haletant d'un homme affamé, noyé dans ses pensées.

J'imagine la manière dont Armod a baissé la tête pour regarder le panier vide. Lorsqu'il est ressorti, il avait les yeux rouges. Nous sommes rentrés ensemble, réfléchissant en silence. Non loin du rocher à mi-chemin entre le village et la forêt, Armod a finalement eu quelques mots rassurants :

– Ne t'inquiète pas, Unni, m'a-t-il dit en me caressant la joue. Il y a toujours mille raisons de se faire du mauvais sang, mais ça ne sert à rien. On ne risque pas de rebrousser

chemin, alors allons de l'avant. Il va falloir penser différemment. Notre imagination, ça, personne ne peut nous la retirer.

*L'imagination.* Nous avons depuis longtemps mangé toutes les pommes de terre nouvelles. Et bientôt, nous n'en aurions plus d'autres sortes. Alors, nous allions devoir entamer les pommes de terre de semence. La farine à la craie ne cessait de diminuer, le sac toujours plus tristement éventré par terre. En attendant les beaux jours, nous préparions à manger sans gras, nourrissions nos enfants de pain détrempe assaisonné aux feuilles bouillies dans de la neige fondue, avec une pincée de contes de fées et d'espoir. L'amertume de la potée et de l'air. À l'aube et au crépuscule, Armod tendait l'oreille armé de son couteau, mais le gibier avait l'ouïe plus fine. Les animaux savaient qu'un prédateur se cachait là, ils sentaient l'odeur de la faim. Aucun n'approchait assez pour que la lame risque de l'atteindre et de le transformer en nourriture pour nos petits.

– Mère, qu'est-ce qui se passe quand on ne mange pas ?  
Je me suis bien gardée de te répondre.

Nous n'avons pas tardé à nous tordre de faim. Si les premières neiges nous avaient embrassés tendrement, l'hiver n'avait plus rien de doux ni de chaleureux. Ce n'était plus que gel, vide et paysage mort. Je manquais de lait pour ma petite. Mon garçon semblait avoir les yeux plus grands qu'avant. Sous les miens étaient apparues des poches aussi grosses que des prunes, marque des nuits trop courtes, du vent cinglant, de tous ces ventres vides et fragiles à remplir.

Mes mots écorchaient Armod. Après tout, c'est ça, l'amour : s'il ne trouve pas de quoi se nourrir, il ne peut gagner la conscience et le cœur. Avec la faim, l'amour se déchire en lambeaux. Les moustiques desséchés sont les plus agressifs.

Au-dehors s'étirait une éternité blanche et glaciale. Armod avait de plus en plus de mal à formuler des phrases, à mobiliser ses mains. J'avais beau ajouter de la paille et de l'écorce à la farine pour nous préparer suffisamment de pain, le garde-manger demeurait vide. Un jour où j'avais trop forcé sur l'écorce et t'avais servi ces bouses de vache dures et sèches que j'appelais du pain, ton estomac ne l'a pas supporté et tu as pleuré désespérément toute la nuit, mon petit Roar. Des sillons d'eau salée coulaient sur tes joues et disparaissaient au creux de ton cou.

– J'ai tellement mal quand j'ai faim ! gémissais-tu. Mais quand je mange, c'est encore pire, mère. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Et puis est arrivé ce jour où nous n'avions plus qu'un oignon et deux choux-navets dans la maison. Pas même un misérable quignon de pain abandonné quelque part. Mon bouillon était déjà tellement clair que je voyais le fond de la marmite au travers. J'ai épluché notre dernier oignon, haché en petits morceaux la moitié d'un chou-navet et mis le tout sur le feu. Quelques jours plus tard, j'avais le sentiment de signer notre arrêt de mort en nettoyant quelques pommes de terre de semence toutes fripées, et en les coupant en cubes sans les éplucher – tout était bon à prendre. En les regardant cuire, je me suis dit que nous paierions cher ce

repas. Le printemps venu, cultiver des pommes de terre nous coûterait beaucoup.

Mais serions-nous encore en vie ?

La peur nous laissait aussi à vif qu'un os à moelle. Je le voyais sur Armod, et il le voyait sur moi. Mon humeur sombre, cette inquiétude nouvelle chez lui. Mais il veillait à sécher ses larmes avant de se montrer. Il avait le regard toujours aussi assuré, le sourire prêt à se visser à ses lèvres.

– Tiens bon, Unni. Il est vain de se ronger les sangs.

Nous continuions de nous affaïrer entre les troncs d'arbres. D'aller de l'avant dans l'espoir de jours meilleurs.

À l'approche de Noël, la faim s'est encore intensifiée. Après un maigre repas le soir du réveillon, jour de repos d'Armod, nous sommes allés au village pour goûter l'ambiance de Noël, mais aucun enfant ne chantait déguisé, comme le voulait la tradition chez nous. En vous voyant sucer des morceaux de glace que vous aviez décrochés d'un toit, j'ai décidé de sortir les derniers restes de farine. À partir de ce moment-là, ma marmite serait aussi vide qu'un tambour. Des diamants fondant dans vos bouches, voilà tout ce qu'il vous restait maintenant que nous n'avions plus une miette de pain. Chaque jour, après son travail en forêt, Armod se traînait de village en village à des dizaines de kilomètres à la ronde pour proposer ses services en échange d'un brin de nourriture, mais il revenait le plus souvent bredouille. Le matin, il s'en allait, les lèvres pincées. Son regard avait perdu de son éclat et il se forçait à sourire, la mine grise.